

T R O S T

VISION· DANS LE CRISTAL

ONIROMANCIE OBSESSIONNELLE

et neuf

graphomanies entoptiques

LES EDITIONS DE L'OUBLI

- 1^{re} partie É. 10
de l'auteur - 1/500 -

T R O S T

VISION DANS LE CRISTAL

ONIROMANCIE OBSESSIONNELLE

et neuf
graphomanies entoptiques

LES EDITIONS DE L'OUBLI

Les neuf illustrations du texte, intitulées graphomanies entoptiques, résultent de l'action réciproque de l'automatisme et du hasard provoquant. Elles appartiennent aux procédés qui, niant toute construction artistique, confondent l'image finale avec l'opération nécessaire à sa production même.

Les graphomanies entoptiques sont découvertes si l'on relie automatiquement par des lignes, les points dus aux irrégularités de couleur existants sur toute feuille de papier immaculée.

Les neuf graphomanies entoptiques sont oculaires, causales, paranoïaques, objectives et aplastiques.

Le mouvement surréaliste, dès son apparition, s'est opposé à la division artificielle de la vie en aspects diurnes et nocturnes, en affirmant pour la première fois la nécessité matérialiste et dialectique de mettre le rêve en accord avec l'état de veille.

Dans cet effort tendant à rendre objectif le rêve, l'unique méthode valable qui s'offrait alors était l'analyse psychique freudienne, dont les minutieuses descriptions paranoïaques établissaient une distinction entre le contenu manifeste du rêve et son contenu latent, projetant scientifiquement les attraits de ce dernier dans les domaines de l'inconscient et de la toute-puissance du désir.

Mais la négation hégélienne de l'analyse psychique, bien que celle-ci fût étroitement reliée à la pensée révolutionnaire, ne pouvait tarder de se produire, car les limites qu'en tant que méthode indépendante elle

imposait à la vie nocturne réduisaient trop sensiblement le message détenu par le rêve et rendaient trop inaccessibles les couches les plus secrètes de la réalité.

Par ailleurs, le refus de l'analyse de s'occuper du contenu manifeste du rêve (en dehors d'une narration habituellement insuffisante) nous privait d'un des côtés les plus bouleversants de l'activité onirique en faveur d'une documentation beaucoup trop froide.

L'attrait qu'exerce sur nous le rêve dévoile la valeur très relative de l'analyse psychique et nous montre que les fins que celle-ci s'est proposées sont dépassées depuis longtemps. Les associations d'idées et les autres procédés employés par elle nous ramènent à des données partiellement exactes, mais pas assez troublantes, l'unique méthode qui ait jamais étudié le rêve scientifiquement ne pouvant échapper aux contradictions et aux erreurs provenant de l'utilité.

L'analyse freudienne, insistant sur la valeur d'interprétation des détails symptomatiques, ramène tout rêve à quelques lois générales. Nous acceptons aisément le symbolisme érotique élémentaire découvert dans le contenu latent mais nous apprenons avec regret que des rêves *concrètement* différents expriment des aspects inconscients identiques. Pour nous, le secret du rêve reste entier même après l'analyse et notre effort de le mettre en accord avec la vie diurne devient encore plus pénible, parce que les complexes oedipiens ainsi découverts ne sont qu'une limite de plus due à l'uniformité de l'interprétation.

Il est clair que les contradictions entre le côté descriptif et le côté thérapeutique du freudisme devaient mettre le rêve dans l'impossibilité d'une communication objective avec le monde extérieur, les relations trouvées ne dépassant jamais une intime correspondance infra-psychique.

Par une observation soutenue, le freudisme avait réussi à découvrir à lui seul certaines positions dialectiques en considérant le symptôme morbide comme la solution instantanée du conflit existant entre nos désirs insatisfaits et la résistance du monde extérieur. Mais pour des raisons évidentes, au lieu de voir dans le symptôme clinique une formule qualitativement supérieure et synthétique, contenant et niant les deux termes opposés, le symptôme qualitatif clinique fût considéré comme un „compromis“, c'est-à-dire maintenu dans une opposition logique formelle, grâce à laquelle la réalité sociale antithétique maintenait tous ses caractères opprimants. On pouvait voir dans les sublimes descriptions des malades, dans leurs rêves obsessionnellement érotiques, dans leurs irrésistibles manies, que la réalité sociale s'opposait à la satisfaction de leurs désirs. Ils auraient voulu rencontrer d'une autre façon le monde objectif et pour eux les symptômes pathologiques restaient l'unique possibilité d'*aimer*. À la nécessité de modifier le monde extérieur, conclusion qui s'imposait, se substitua pour des raisons de sécurité, un essai de guérison qui enlevait à ces manifestations toute leur valeur théorique et qui ajoutait au refoule-

ment censural mécanique, un refoulement conscient, rationnel et moral.

C'est pour avoir considéré la réalité objective comme une donnée fixe et immuable et pour avoir soutenu indirectement l'oppression sociale par la transformation de nos désirs en tristes maladies, que l'analyse psychique n'a pu dépasser les limites étroites de la science et a dû tomber dans les horreurs de la thérapeutique.

Le fascinant attrait qu'exerce sur nous le rêve devait nécessairement forcer une solution qui tendait à se transformer en obstacle.

Les rêves qui suivent, que je nomme les *rêves de R*, ont été écrits en observant les règles connues, dans les meilleures conditions possibles. Après leur transcription scientifique, ayant eu lieu le lendemain de leur apparition, je pouvais remarquer qu'ils appartenaient à une personne chez qui le mécanisme du refoulement censural était considérablement affaibli et qui d'ailleurs, consciemment, au lieu de s'opposer à la réalisation de ses désirs, les poursuivait jusqu'au paroxysme.

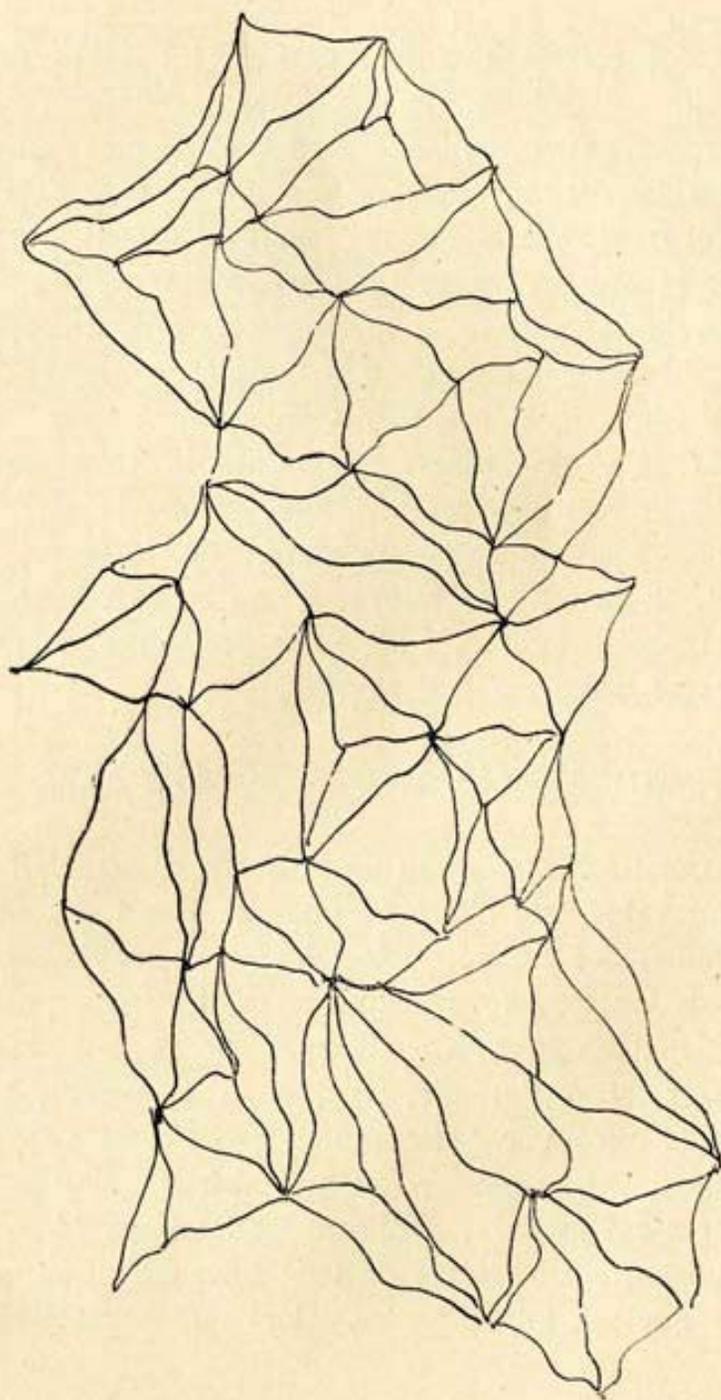
L'aspect érotique si visible de leur contenu manifeste dépassait souvent celui que l'analyse aurait pu révéler en interprétant leur contenu latent et la position théorique de la personne qui rêvait repoussait toute tentative de diminuer les côtés continuellement sexuels de ses récits nocturnes.

La méthode d'interprétation choisie pour ces rêves exceptionnels s'adresse pour la première fois au hasard

objectif, en tant que fonction cryptesthésique. Comme dans l'analyse, je reprenais chaque phrase symptomatique, mais au lieu de la mettre en association mnésique d'idées, j'ouvrais au hasard, à l'aide d'un couteau, un manuel de pathologie érotique, en considérant le texte qui me tombait sous les yeux comme interprétant la phrase lue auparavant. Je voyais dans cette oniromancie un moyen de mettre le rêve en liaison avec la réalité extérieure, et dans son aspect obsessionnellement érotique une voie concrète d'en trouver le contenu sexuel latent, attribuant ainsi au hasard une valeur cryptesthésique subjective et objective à la fois.

PREMIER REVE

„J'arrive, à l'endroit où je dois l'installer, portant une maison de bois construite par moi-même. J'y entre, et sans que je sache comment, la maison reste dehors. Quelques minutes après, je reviens et ne la retrouve plus. Je suis désespérée. Je ne sais plus que faire et où la chercher. Un jeune inconnu, aux cheveux blonds, s'approche de moi et veut m'aider à la retrouver. Il sait que cette maison a été emportée par un menuisier, mais ayant sur lui un plan de la ville, il est sûr de la retrouver. Au moment où je m'apprête à partir, j'aperçois une voiture et je me dis que c'est peut-être au moyen d'elle que ma maison a été transportée. Je me dirige vers le cocher qui, à l'instant où je m'approche, se revêt d'un beau manteau de



cuir ; j'observe qu'il a du rouge sur les lèvres et une cigarette qui ne s'allume pas. Je le questionne, mais il me regarde avec méfiance sans vouloir me répondre. Je cherche partout cette maison parce que c'est moi qui l'ai construite et qui l'ai peinte joliment en noir. Je me sépare du cocher et je rencontre une femme. J'ai envie de pleurer et je me plains qu'on me vole tout. L'emplacement de ma maison se trouve près d'une salle de cinéma. Il y vient beaucoup de monde élégant. Je veux repartir. Je cherche le jeune inconnu que je ne vois plus sur le trottoir et que je découvre, penché, regardant l'intérieur de la salle. Je m'approche de lui, et quand il se relève, je me rends compte que c'est D qui me dit : „V se plaint des autres et le voilà avec une dame sur les genoux“.

INTERPRETATION DU PREMIER REVE

C'est sur un bateau de bois qui ressemblait à la maison vainement cherchée que j'ai appris l'amour et j'ai vainement essayé de le faire avec moi-même. Je me suis longtemps promenée dans les rues poursuivant deux hommes avec l'espoir de pouvoir les déchausser et à l'un d'eux j'ai volé le mouchoir. Je voudrais retrouver cette femme expérimentée que j'ai connue il y a longtemps et qui désirait m'embrasser. Cela ressemble au symbolisme érotique dans lequel le mécanisme sexuel dévie de telle sorte qu'un fait particulier devient, lui, le centre, alors que habituellement

ce point n'en constitue qu'une partie. Les fétichistes de la chevelure m'ont peut-être reliée aux lèvres rouges que j'ai vues. Parfois, je me sens sexuellement contraire mais je préfère quand même rester femme. J'ai souvent envie de voir mes amies nues ; cette femme était complètement habillée et me volait le spectacle que j'attendais. Elle me faisait pleurer. La dame qui se trouvait sur les genoux de mon ami lui provoquait un chatouillement de fourrure.

DEUXIEME REVE

„Je me trouve dans la rue, auprès d'un hôpital ; il fait mauvais, il y a de la neige et j'avance très difficilement. Je porte des souliers vernis et des talons très hauts, beaucoup trop hauts pour moi. Après quelques pas je perds un soulier, puis l'autre. Je continue à marcher, puis je retourne pour les relever. Cela se répète plusieurs fois de suite, je me sens très fatiguée et je me dis que je devrais entrer quelque part. Sur le trottoir, auprès de quelques tas de neige, j'aperçois un poisson très long et noir, aux bords dentelés ; c'est un jouet de bois. Je le ramasse, je vois ensuite un autre objet, également un jouet, je ne le prends pas et je continue à avancer. Je vois une moitié de masque et plus loin un masque noir entier. Je tourne la tête et je vois debout devant une porte un petit garçon. La pensée me vient que le poisson est à lui et je le tiens de façon à ce qu'il comprenne que c'est moi qui le

lui ai volé. J'entre dans une très grande maison qui change continuellement de forme. Au commencement, j'ai l'impression que c'est D qui me prend par la main et me dirige vers sa chambre. Puis, c'est la mère de S, qui est malade. Beaucoup de monde arrive et on lui apporte des présents. Quelqu'un lui apporte un paquet d'où surgit un lièvre rouge ayant autour du cou des raies de différentes couleurs. Je parle à plusieurs personnes et je me sens très bien. Un homme brun paraît. C'est un oriental qui apporte, lui aussi, un lièvre ressemblant tout-à-fait à l'autre et qu'il m'offre. Je me réjouis et en même temps je regarde mes seins. Ils sont beaux. L'homme regarde, lui aussi, mes seins et les touche. Il trouve une chaise libre près de moi et s'assied. La maison semble devenir encore plus large et il y a de plus en plus de monde. On danse. L'homme se tient tout le temps près de moi. Je danse avec lui et j'entends dire qu'il habite un palais à O. Lorsque la danse finit, je me retrouve dans un coin, où personne ne peut nous voir et je me m'aperçois qu'il me parle d'amour. Pendant qu'il parle, il coud les points d'un de ses bas à l'aide d'une grosse aiguille. Je me dis qu'il ne veut que m'embrasser. Je pars avec lui et, dans la rue, il continue à me parler d'amour. Je fais semblant d'être naïve et de ne pas comprendre ce qu'il me veut. Je pense que j'ai un mari et un amant et que cet homme-là me parle d'amour avec tant d'insistance alors qu'il ne voudrait que m'embrasser".

INTERPRETATION DU DEUXIEME REVE

Un assassinat par lubricité est toujours possible, même dans la rue. Je porte dans mes souliers les poils d'un homme à l'extérieur féminin. Je perds mon soulier comme je perds mon mouchoir et j'ai le fétichisme des mouchoirs parce que cet objet se distingue par la température du corps et par son odeur spécifique. J'ai été aimée pour avoir perdu mes souliers dans la rue; mais c'est moi qui ai exercé ensuite mon charme, avec la totalité de ma personne. Le poisson aux bords dentelés et le masque noir, je les ai vus pendant des heures entières. Je célébrais alors de vraies orgies. Je me satisfaisais pendant des heures entières, jusqu'à en être souvent complètement épuisée. J'aurais pu être sadique avec le petit garçon rencontré dans la rue. Mais j'ai préféré attendre une autre occasion pour l'enchaîner dans un appareil à flageller. Je regrette devoir entrer dans une maison parce que j'arrive à l'excitation partout. Il suffit qu'on me touche les cheveux. Souvent, on ne peut se retenir de me baiser la tête. Malheureusement, on ne me coupe jamais les nattes, que je porte assez longues. La lièvre rouge a un cou qui ressemble au mien. Autour du cou je porte le foulard avec lequel on m'a étranglée. Je me sentais bien ce soir-là parce que j'étais habillée avec goût. J'ai une certaine prédilection pour piétiner les choses qui cèdent et s'écrasent sous mes pieds, par exemple des fleurs, des fruits, de la paille ou de

l'herbe coupée. Je me rends compte que je plais à cet homme. Je monte debout sur lui pour quelques instants et puis je lève légèrement le bord de ma jupe. Je lui montre aux lieux du feu un de mes pieds mignons, en bas de soie brune et un soulier à haut talon. Il se chauffait ainsi et je baissais mon regard vers lui. J'ai souvent essayé sur lui mes souliers à talons aussi hauts et pointus que je pouvais en trouver. Puis je lui demandais de s'étendre pour les voir s'enfoncer dans son corps quand je marchais debout et je prenais plaisir à entendre le craquement des muscles sous le talon. J'aurais préféré une femme à cet homme, surtout celle qui, un jour, dans un jardin, s'est approchée de moi et m'a regardée longuement. Pendant qu'il me parlait, je pensais combien est grande l'importance du mouvement dans le réveil de l'excitation sexuelle. Il voudrait seulement m'embrasser les bottines, mais je le lui refuse. J'aurais pu accepter s'il s'était travesti en femme, parce que toutes les parties d'un habillement féminin ont la même importance pour le travestissement : corset, linge, corsage, jupe...

TROISIEME REVE

„Je travaille. Je dois retrouver D à sept heures pour rejoindre P. Je demande sans cesse l'heure jusqu'à ce qu'on me dise qu'il est sept heures moins-cinq. À sept heures moins-cinq toutes les montres s'arrêtent et je suis très inquiète parce que je ne sais comment

arriver à temps, Je regarde par la fenêtre espérant le voir passer. Je m'en vais chez M où je trouve L très bien habillée. L me dit qu'elle a peur de dormir toute seule la nuit et qu'elle a couché chaque nuit avec quelqu'un d'autre. L et M épluchent des pruneaux ; je voudrais les aider, mais au lieu d'éplucher les pruneaux, je les mange. Je rentre chez moi pour me rhabiller. Je repars et rencontre N dans la rue. Nous nous saluons comme d'habitude. Je lui dis : „comment ça va?“ ; elle me répond „merci“ et nous marchons ensemble. Une sorte d'orage commence et tout le monde avance dans le même sens. Nous sommes prises par le courant. Nous regardons une vitrine et nous voyons plusieurs objets curieux, dont trois bougeoirs et une bougie. Je lui dis : „vois-tu, ailleurs aussi on trouve de jolies choses“.

INTERPRETATION DU TROISIEME REVE

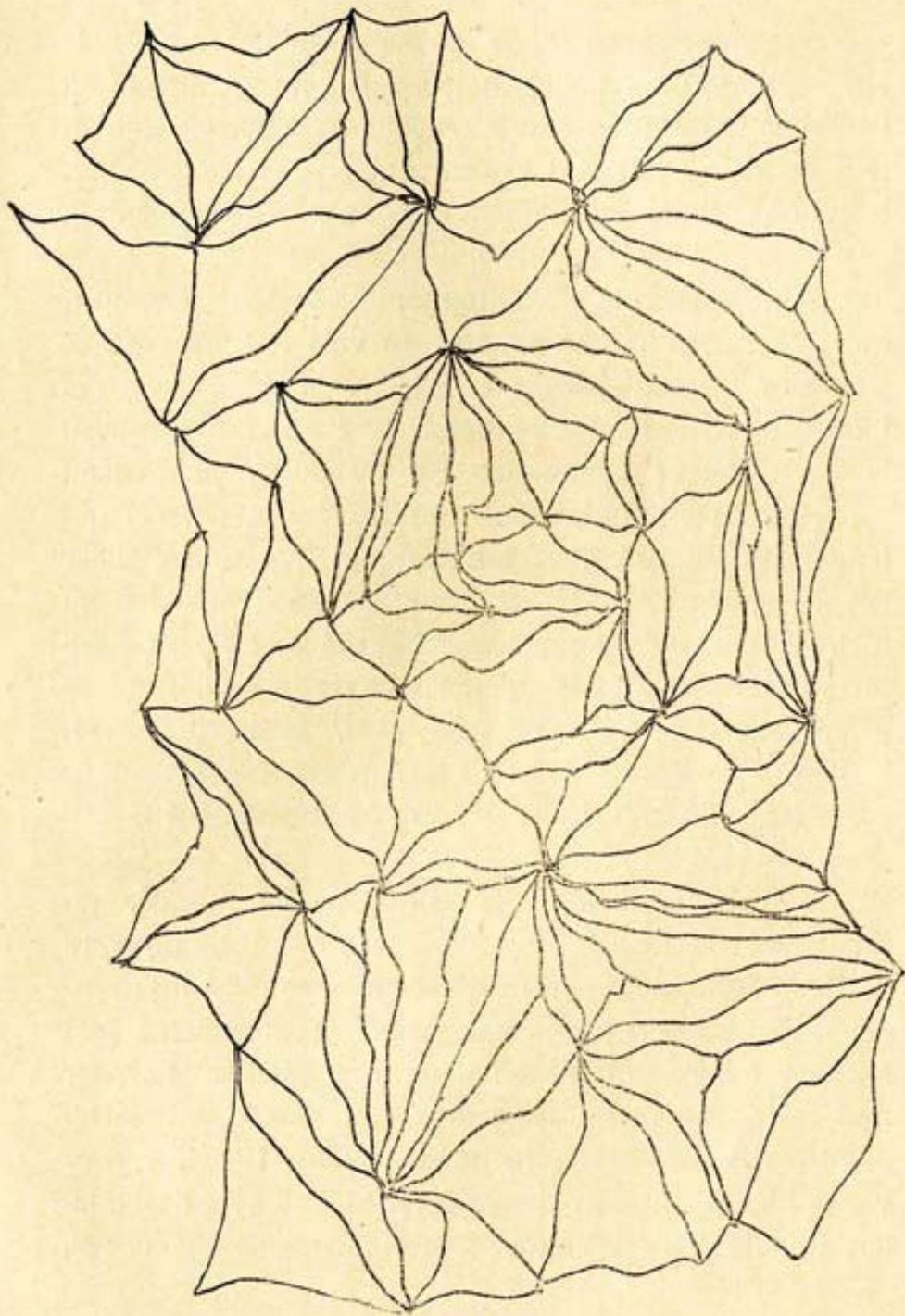
A sept heures j'entre dans une violente excitation qui débute par une suite de sensations voluptueuses ; cette excitation dure parfois plusieurs jours et elle est accompagnée de longues rêveries. Ce dernier temps j'ai lu avec passion beaucoup de livres, des livres parlant de jeunes gens bien vêtus et de dessous féminins. J'ai aimé une amie à cause de ses beaux yeux et de ses muscles vigoureux et bien que j'eusse souvent envie de ses embrassements, je repoussais toute idée de cette sorte pour ne pas la froisser. Un exemple

illustrera la force de mon attraction pour elle. Une fois, on me conduisit dans une pièce où il y avait deux lits l'un à côté de l'autre. Tout s'obscurcit devant mes yeux, une angoisse monstrueuse me saisit et je dus me tenir à une chaise pour ne pas perdre connaissance. Je dormis ainsi près de mon amie et malgré mes grands tourments, je ne l'ai pas embrassée. Il est vrai que j'ai tout essayé pour étourdir mes désirs. Je rentre chez moi après une longue promenade pour offrir à quelqu'un le portrait de mes jambes. On me demande un bas : je le porterai plus longtemps que d'habitude. Quand la scène change et qu'une femme apparaît dans la rue, je lui dis : „Bien-aimée, fais-toi connaître, dis-moi qui tu es. Tes paroles m'enchantent“.

QUATRIEME REVE

„J'ai acheté cinq melons d'eau ayant chacun une forme et un volume différents. Je m'en vais. Je donne un melon à une dame. Ensuite je rencontre une demoiselle qui les regarde et je lui en donne un autre.

Je vais acheter une cruche à eau. Je vois sur une table des objets de verre les plus bizarres et je ne puis me décider pour l'un d'eux. La plupart de ces objets sont carrés ; certains sont rectangulaires, en verre épais et sont ornés de dessins. Je demande si les vases ont un orifice, une bouche, par où l'on puisse verser l'eau. On me montre l'orifice. Quelqu'un lève



un des vases et en laisse couler l'eau par un angle situé près d'une petite bouche. Je tourne la tête et j'aperçois sur un rayon une cruche ordinaire. Quelqu'un me dit ou me fait comprendre que je devrais l'acheter. Je réponds alors que j'en ai une de pareille chez moi.

Une casserole d'aluminium, de forme oblongue, qui m'appartient, s'est abîmée. Je vais la faire réparer dans une sorte d'atelier où se trouvent deux hommes. L'un est jeune, l'autre plus âgé. Le jeune homme saisit la casserole et commence à y travailler, la mettant sous un appareil (une espèce de machine à percer) qui lance des étincelles. Tandis que je regarde travailler l'appareil, une dent se met à me faire épouvantablement mal. Je me rends compte que la douleur est un réflexe dû à la casserole et je m'approche de la sortie, en me disant que si je ne la regarde plus, le mal cessera.

INTERPRETATION DU QUATRIEME REVE

J'ai remarqué, chez beaucoup de monde, un indubitable penchant vers son propre sexe, ou vers plusieurs hommes à la fois. Dorénavant, je ne prendrai plus intérêt aux chaussures ; seul le pied non recouvert aura de l'attrait pour moi. J'aime marcher moi-même nu-pieds. De temps en temps, je suis fortement tentée de descendre nu-pieds dans la rue, éprouvant alors un frisson de volupté. Si j'essaye de résister, je suis prise d'angoisse, de battements de coeur,

de tremblement. A plusieurs reprises, ne prenant pas garde au danger, je l'ai fait pendant la nuit, même par temps de pluie. Je tenais alors mes souliers dans la main. J'ai résolu en octobre de parcourir le monde, mais il me manquait encore du linge blanc. Un soir, que j'avais eu une belle aventure, plusieurs dames me reconduisirent à la maison. J'ai volé à une dame, qui n'était pas chez elle, du tissu blanc et de la dentelle. Ma prédilection prononcée pour une partie déterminée du corps m'a fait rencontrer un jeune homme étendu sur le sol. Je fus d'abord fascinée et puis je descendis du cheval et je m'approchai de lui. Peu après, je fis la connaissance d'une jeune dame de tempérament ardent et puis, de nouveau, j'ai eu des penchants pour les hommes plus jeunes que moi. Les machines à percer me communiquent une folie périodique et un état paranoïaque. J'ai souvent joué le rôle de séductrice auprès de mes amies et j'y parvenais souvent grâce à mes jolies dents“.

CINQUIEME REVE

„P a une maîtresse qui est la nièce d'un professeur universitaire. Il lui écrit avec du blanc sur une sorte de plaque noire. Le premier mot écrit est „une enfant“, le second, je l'ai oublié et le troisième est son nom. C'est une lettre. Je pense que c'est de la même manière dont il écrit „une enfant“ et l'autre mot que j'ai oublié, que P me donne certains diminutifs et

fantastique). Bien entendu, je sais qu'il n'y a pas de mer. Je commence à nager vers mes amis et j'exécute les mouvements d'un nageur. Ici, une scène dans l'eau. Ensuite, je me retrouve avec D, séparés des autres et nous causons. Tout à coup apparaît le médecin qui m'a soignée récemment : il appelle D, qui se lève. Le visage grave et sévère, se rendant compte qu'il va se passer quelque chose de très important, D s'approche du docteur. Je le suis. Le médecin nous punit, car nous avons été dénoncés pour avoir donné la même représentation ailleurs. Il veut nous tatouer pour avoir fait cela. Lorsque nous arrivons dans la chambre de torture, je vois que cette chambre est faite en métal gris. Elle a une porte et une espèce d'ouverture qui ressemble à une fenêtre. Les autres ont été punis et le médecin nous annonce que c'est notre tour d'être marqués au fer rouge. Il attire D, lui saisissant de force les bras et rougit une pince au feu. Je sanglote et D commence à pleurer lui aussi disant qu'il ne peut supporter l'idée que j'assisterai à son supplice. Le médecin finit de torturer D, et c'est mon tour. Je pense que je dois me sauver n'importe comment, que je ne puis supporter cela et je fais un pas vers la sortie. L'autre me suit, tend la main pour me saisir, mais je l'attire et le renverse".

INTERPRETATION DU SIXIEME REVE

Je me suis liée, sur un bateau, d'une amitié très intime avec une jeune fille qui m'entraîna. J'avais alors

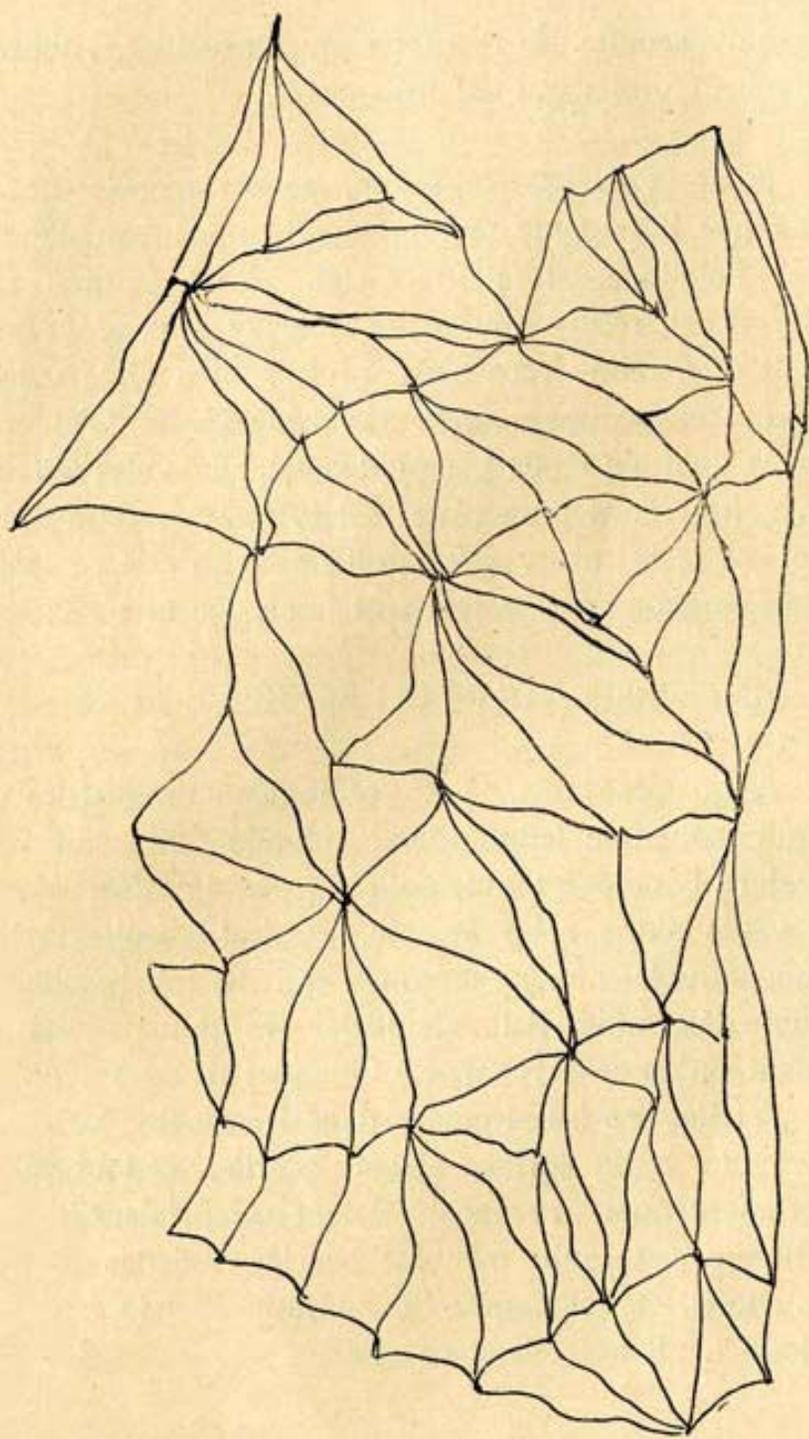
dix-huit ans. Nous nous voyons, le jour, dans la salle de spectacle et la nuit, nous couchions ensemble dans une cabine. Ensuite j'ai été hystérique et somnambule. J'ai eu des maladies imaginaires et des obsessions. Aucune logique ne peut maîtriser mon coeur : c'est un courant magnétique d'une puissance singulière que les autres exercent sur moi. J'ai versé des larmes brûlantes ; j'en ai tant versé que j'aurais pu m'y noyer. Quand on posait un objet dans mon armoire, j'entrais dans une excitation extrême. Je courais avec cet objet dans une chambre que j'appelais la chambre noire. J'ai mis en scène, tous les ans, au moins une histoire d'amour. J'aime aussi souiller le linge avec de l'encre et abîmer les vêtements des autres à coups de couteaux. Ma correspondance amoureuse a changé complètement après mon voyage sur mer. J'ai été péniblement torturée par des rêves pleins d'animaux sauvages qui une fois même me chassèrent de mon lit sans que je me réveillasse. Je me sens attirée violemment par les gants et j'en mets en secret aussi souvent que je le peux.

SEPTIEME REVE

„Je me trouve, avec ma soeur, au coin d'une rue. Nous sommes bizarrement vêtues et j'ai perdu dans un trou une de mes chaussures, une espèce d'escarpin. Le trou est assez profond mais sans grande peine je me penche pour en retirer la pantoufle dont

je me chausse. Je sais que je reviens chez moi, après avoir rencontré H et V dans une piscine qui était une chambre ayant un grand lit. V m'a regardée, je lui plaisais ; mais j'ai dû partir. Le chemin du retour est construit en hautes marches irrégulières. Je suis accompagnée par ma mère, jeune mais boiteuse. (Les marches sont faites de vieux albums et je pense à Z qui a deux albums pareils. S'il savait que j'en ai découvert un si grand nombre, ce qu'il a lui semblerait très peu). Je descends l'escalier et j'en vois un autre dont manquent certains degrés. Je me dirige de ce côté-là, mais me rendant compte que ma mère ne peut me suivre, je la soulève (en l'air) et ensemble nous arrivons en bas. J'y devais trouver une voiture. J'attends et P apparaît avec une autre voiture. Nous montons et partons.

Je me trouve chez M, je travaille un chapeau violet, découpé dans une étoffe veloutée. On vient m'annoncer que M pleure. Elle me reproche de m'être absentée, de ne pas avoir tenu parole. Je crains que M ne pense de moi que je suis trop jeune et m'approchant, je lui présente mes excuses, prétextant que j'avais été malade. Entretemps, P et D sortent de la cave où ils ont été regarder les albums que j'avais découverts. Ils ont les mains pleines de poussière et P me dit : „D a voulu tout voir, c'est pour cela que nous nous sommes salis“. Je remarque une femme qui essaye le chapeau d'une autre, un chapeau à quatre



plumes d'autruche. Je recommence à travailler; j'achève le chapeau violet qui est trop étroit.

Je ne vois pas la scène, mais je crois que S m'annonce le suicide de mon frère dans un piège à loups. Le piège est fait de métal, plutôt de gros fil-de-fer; il est, rond comme un escargot et pendant qu'il y était pris, mon frère s'est ravisé. Il a tenté vainement de tendre une main à travers le piège. D'ailleurs je crois qu'il s'est aussi empoisonné. Je vais voir sa veuve (qui dans mon rêve est la femme d'un autre frère) et je la trouve tranquillement assise à table. Nous mangeons des gâteaux et nous causons“.

INTERPRETATION DU SEPTIEME REVE

À quatorze ans, j'ai été initiée aux plaisirs de l'amour par une jeune dame blonde qui avait une chevelure bouclée et qui, pour ne pas être découverte, était vêtue d'une robe de soie. Il m'est ensuite arrivé de ne pouvoir aimer personne qui ne soit habillé en costume déterminé. J'aime feuilleter des albums obscènes pendant qu'on me regarde. Quand j'ai commencé à lire, j'ai dévoré les lectures dans lesquelles les actes de cruauté et de torture étaient décrits, et tout particulièrement quand ces actes étaient exécutés sur l'ordre des hommes. Je suis troublée par les toilettes de velours violet, et j'ai connu un homme sous le nom de „Velours“. Il me faisait revêtir un costume noir et il

frottait son visage contre moi, sans me toucher. J'ai eu une certaine association de l'angoisse des pièges et de la volupté et je recherchais même les scènes amoureuses où l'angoisse était particulièrement accrue par la crainte d'être découverte, ou par l'attente".

Il va de soi que les rêves dont nous avons reproduit le contenu manifeste auraient pu être analysés à l'aide de la méthode d'interprétation freudienne. Dans les cas où leur symbolisme a une forme très nette, comme dans le rêve de la dent douloureuse, ou dans celui qui se sert du substitutif „chambre“, la tentation de réduire ces symboles érotiques par l'analyse est très forte, tant leur interprétation habituelle est évidente. Mais l'analyse de tous les rêves par cette méthode symbolique réduit les contenus manifestes différents à un contenu latent unique, voire à une unique possibilité. Toutes les analyses existantes du contenu latent ne sont que des résumés plus ou moins simplifiés du complexe d'Oedipe : il nous semblait inutile de mettre à jour ce complexe fondamental par une opération détaillée, son existence pouvant être théoriquement affirmée dans tous les cas.

Mettre en liaison les phrases du contenu manifeste avec les récits des malades d'amour, nous semblait donner un caractère plus mordant à l'aspect foncièrement érotique de tout rêve et paraissait maintenir

un état de réciprocité entre les deux contenus. Par le hasard, nous nous trouvions d'emblée placés dans *l'absurde*, que nous n'aurions jamais voulu quitter et dans les domaines duquel nous nous mouvions dans le rêve même. L'interprétation des rêves à l'aide du hasard contenait d'ailleurs les éléments scientifiques nécessaires. La fonction cryptesthésique du hasard (considéré comme point de rencontre entre la finalité intérieure et la causalité extérieure, d'après la sublime définition hégélienne) devenait ainsi systématique. Les stupéfiantes rencontres entre le contenu manifeste des rêves et leur interprétation en sont une preuve de plus. De cette façon disparut toute préoccupation thérapeutique et notre unique regret ce fut de ne pas avoir trouvé un contenu interprétatif plus affolant et plus troublant encore, pour assouvir notre inexprimable soif de rêve et d'amour.

Ainsi, les rêves interprétés par le hasard cryptesthésique, à contenu manifestement érotique, nous rendaient un peu cet „espoir du rêve“ qui persiste en nous, mais que le rêve habituel, le rêve symptomatique, le rêve analysé ne nous avaient offert que partiellement.

Je sentais ici que le rêve s'égarant loin des chemins de la science, se rapprochait de la „fonction onirique“. Plus il s'éloignait du mécanique, du souvenir, du symbole, plus il se rapprochait du délire, de l'invention et de la rêverie. Poursuivant la fonction onirique, j'essayais de mettre le rêve en relation extérieure

avec le monde objectif et de ne plus le ressentir confiné entre les trois couches mnésiques de l'homme. Il pouvait reprendre ses valeurs télépathiques, prémonitoires, obsédantes, révélatrices. Les différentes anomalies érotiques que nous fournissait la modalité choisie du hasard cryptesthésique étaient d'ailleurs vérifiées par nos dispositions perverses polymorphes. À cela s'ajoutait une interprétation hypermnésique et mythomanique dont nous ne saisissons pas encore toute la portée, mais qui nous unissait, sur toutes les latitudes à ceux qui, sans se connaître, poursuivent avec acharnement le même amour de la folie et de la révolution.

Au lieu de voir dans le monde objectif une simple et totale opposition formelle (non-dialectique), nous essayions de découvrir les contradictions secrètes qui doivent nécessairement exister dans une correspondance encore inconnue avec nos désirs.

Le dépassement du symbolisme érotique direct (que nous considérons comme une découverte de premier ordre, mais dont nous ne nous occupons pas maintenant) permet au rêve manifeste de garder et d'exalter ses caractères *concrets*. Bien que, symboliquement, la perte d'un escarpin dans la rue et les mouvements de nage dans une mer imaginaire aient peut-être la même signification, nous ne pouvons nous résigner à renoncer aux valeurs théoriques contenues par les différents aspects concrets du rêve.

La valeur de ces images concrètes, qui accordent au rêve un de ses côtés les plus précieux, crée une

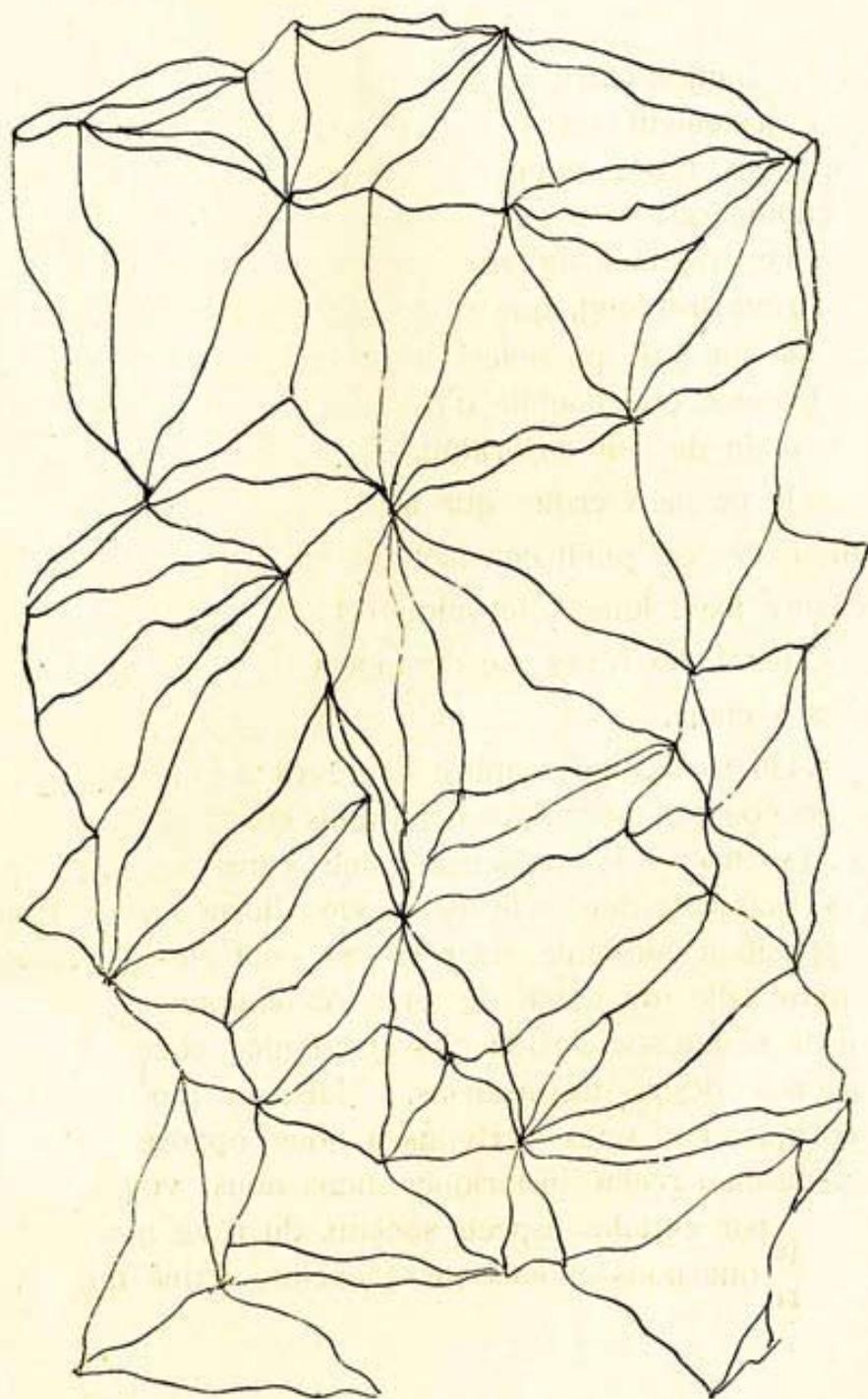
relation déterminée et déterminante entre nous et les objets apparaissant dans la description manifeste, relation que le nivellement fatal de l'interprétation ne saurait épuiser, notre position onirique n'admettant pas que des rêves à aspects différents puissent être réduits au pauvre contenu latent de tous les rêves en général. L'interprétation par le hasard cryptesthésique poursuivi obsessionnellement nous semblait, grâce à ses rencontres étonnantes, à son érotisme sans limites, à son enchaînement absurde, pouvoir rapprocher les deux aspects du rêve dans un contenu unique, manifeste et latent à la fois, dans lequel le fonctionnement onirique reprenait sa puissance hallucinatoire et bouleversante.

Comme l'on peut le remarquer aussi dans les textes automatiques, où certaines associations d'idées, venues peut-être du préconscient ou du conscient, interrompent par des détails déplaisants le cours de l'écriture, la transcription exacte du rêve manifeste nous ramène très souvent à des éléments diurnes antithétiques. Lorsque nous écrivons à l'aide de la méthode automatique, telle quelle a été définie dans le premier manifeste du surréalisme, il n'est pas rare que certaines images parasites, quelques souvenirs désagréables, quelques noms repoussants apparaissent tout à coup. Ces interventions de la réalité sociale ne peuvent sûrement pas exprimer le fonctionnement réel de la pensée, et nous devons les considérer comme des interruptions défavorables, reprochables à notre appareil psychique, surtout dans ses aspects mécaniquement mnésiques.

De même, dans le rêve manifeste, le récit est souvent interrompu par une scène ou par une appari-

tion repoussantes, bien entendu sans que dans ce cas on puisse parler de l'intervention de la censure morale ou artistique. C'est ainsi que le père dans ses aspects castrants, la force répressive de la société, certains visages réactionnaires ou bien indirectement moraux troublent le développement de la fonction onirique et marquent insupportablement le récit de leur présence. Parfois, comme cela arrive dans les rêves dits de répétition, le contenu manifeste, dans son ensemble, se place dans la réalité sociale antithétique, comme, par exemple, dans les rêves d'école ou de prison. Ces rêves, que je nommerais rêves apparents, ne peuvent être acceptés pour la raison qu'ils appartiennent à première vue au même mécanisme mental. Alors que, dans la vie diurne, nous évitons tout rapport avec les éléments régressifs qui nous environnent, il est inadmissible que, d'une façon ou d'une autre, leur influence se fasse sentir à travers un de nos moyens d'expression les plus précieux.

Très souvent, les éléments sociaux réactionnaires traversent notre rêve, se servant d'un nom de ville ou de rue, ou à l'aide d'une association quelconque. La plupart des rêves que nous connaissons nous offrent ces interruptions décourageantes, dans lesquels, tout-à-coup, la trame du récit se trouve coupée par un aspect odieux de la vie quotidienne et qui n'est rendu dans la rédaction du rêve que par scrupulosité scientifique. Mais toutes ces terreurs opprimantes ne peuvent appartenir au rêve, comme elles ne peuvent appar-



tenir au texte automatique ; elles ne peuvent être créées par le fonctionnement réel de la pensée ou par la fonction onirique, ces méthodes de découverte étant justement un des moyens les plus efficaces que nous ayons pour combattre les aspects sociaux réactionnaires.

Le fragment de rêve qui suit est tiré de la fin d'un rêve très long, que j'ai eu il y a longtemps. C'est le seul que j'aie pu noter d'une manière si complète, étant donné que j'oublie d'habitude mes rêves jusqu'au lendemain de leur apparition.

Je ne peux croire que très difficilement à l'explication de cet oubli constant par l'intervention de la censure psychique (mécanique et sociale), alors que, en général, les rêves me dérangent justement par leurs côtés sociaux.

Un très grand nombre de rêves connus me dérangent non pas mécaniquement, mais consciemment, parce que j'y trouve la présence d'une censure beaucoup plus puissante que celle de la vie diurne. La valeur d'opposition constante du rêve est peut être acceptée comme telle du point de vue révolutionnaire parce que la réalité sociale (de classe) est niée concrètement par nos désirs inconscients. Mais au moment où, théoriquement, nous arrivons à nous opposer à cette (soi-disante) réalité historique, nous nous voyons dérangés par certains aspects sociaux du rêve manifeste, aspects que nous aboutissons à exclure d'une manière

plus complète, en état de veille et au moyen de ce que l'on nomme le conscient.

La valeur fixe de l'inconscient et de la vie nocturne souffre une diminution sensible à l'instant où nous dépassons scientifiquement la résistance sociale, et celle, tout aussi profondément réactionnaire de la nature.

Dans le développement de nos positions, la lutte qui existe entre le conscient (expression de notre évolution psychique défavorable, limitée, historique, psychologique et sociale) et l'inconscient (expression de nos désirs, de notre opposition et d'une dialectique naturelle) ne peut être acceptée à l'infini sous cet aspect définitif, surtout si par ses attaches mnésiques (peut-être aussi naturelles), l'inconscient nous remet dans des situations théoriquement supprimées.

À cause de la persistance de certains éléments moraux et sociaux, les rêves perdent une grande part de leur valeur subversive. Le fait que leur interprétation scientifique puisse transformer en oppositions les éléments mécaniquement sociaux et antithétiques dans le contenu donné par l'analyse, ne peut nous satisfaire. L'intérêt que nous portons au rêve manifeste ne nous permet pas de passer outre sur tous les résidus qui le tachent ; et nous ne croyons pas que la relation existante entre le rêve manifeste et le rêve latent puisse avoir un aspect double. Dialectiquement, contenu manifeste et contenu latent doivent se trouver dans une relation continuelle de cause à effet, de transformation

des effets en causes et d'action réciproque en excluant la possibilité d'exprimer des désirs réels par des images réactionnaires, mais si ces images expriment quand même nos désirs inconscients, il ne peut être question que des complexes limités et limitants conservés en nous.

Je ne puis croire qu'un rêve à contenu manifeste régressif puisse avoir un contenu latent qui ne lui ressemble d'une certaine manière. Je ne puis croire que les personnages odieux qui peuplent certains de nos rêves ne correspondent à des états contrariants de notre inconscient. Les relations nécessaires qui existent entre tous les contenus nous font repousser, pour l'instant par déduction, les rêves sociaux régressifs et nulle interprétation ne saurait les sauver.

Je considère aujourd'hui le cauchemar non seulement comme un réveil imposé par le conscient pour interdire le passage de certaines scènes trop violentes, comme nous le dit l'analyse freudienne, mais aussi comme le prolongement *logique* d'un pareil rêve. (Cela dit, je passe outre sur la remarque que nous avons tous eu l'occasion de faire : notre censure laisse traverser des scènes érotiques parfois très violentes, incestueuses même, sans troubler notre sommeil, donc l'explication fournie par l'analyse doit être superficielle, sinon incomplète). Le prolongement du cauchemar, dans la réalité antithétique, par le réveil est un dénouement explicable et refait inversement le chemin de la réalité sociale dans notre rêve. Ainsi, à notre insu, et d'une

manière dangeureusement fréquente, réalité sociale régressive et rêves-apparents se continuent réciproquement, dans un circuit que le cauchemar souligne violemment.

Après avoir ainsi parlé du rêve, je voudrais parler du „*songe*“, pour ne pas oublier ce que nous recherchons dans la sublime activité onirique, pour pouvoir parler de son inégalable valeur révolutionnaire qui doit être trouvée surtout dans ses éléments encore insaisissables. Ce qui nous a fait accepter le rêve dans sa totalité à un moment donné de la pensée (ses caractères génétiques non souillés par l'utilité, son amplification de l'inconscient, sa manifestation traumatique des complexes, son affirmation sans limites du désir et du plaisir et son opposition envers la réalité diurne antithétique), nous force aujourd'hui à prendre une position critique envers sa forme connue, scientifique, passive et naturelle. Son interprétation même n'a pu jusqu'à présent dépasser l'état de la négation symétrique et de la négation-miroir, négations qui ne nous suffisent plus parce qu'elles maintiennent le problème sur le même plan. Le rêve connu s'oppose, il est vrai, à la réalité diurne régressive, mais dans les limites assignées par celle-ci. Bien que, scientifiquement, le rêve dans le rêve soit considéré comme un moyen censural, je me demande si ce n'est pas cette sorte de rêve qui, s'opposant le plus au cauchemar (social) s'approche le plus du songe, s'éloignant ainsi d'un degré

des images habituelles et des terreurs opprimantes déformatrices.

Il est évident que nous rejetons constamment toute attitude idéaliste envers le rêve, bien qu'une certaine altération des mots nous oblige à un langage parfois équivoque. La réalité sociale et naturelle est considérée par nous comme régressive et antithétique et, sachant que cette apparente réalité est virtuellement niée, nous savons que, d'une certaine manière, elle n'existe pas, dans le sens hégélien d'objet dont la tendance s'est retirée n'en laissant que le cadavre. Et nous voudrions garder le terme de réalité extérieure ou intérieure seulement pour ces couches profondes (bien que moins étendues) du monde où nous retrouvons, dans les cadres du matérialisme dialectique, l'échange constant entre la théorie et la pratique révolutionnaires, en donnant à ces deux derniers points d'appui la valeur réciproque et inversable à l'infini de cause ou d'effet.

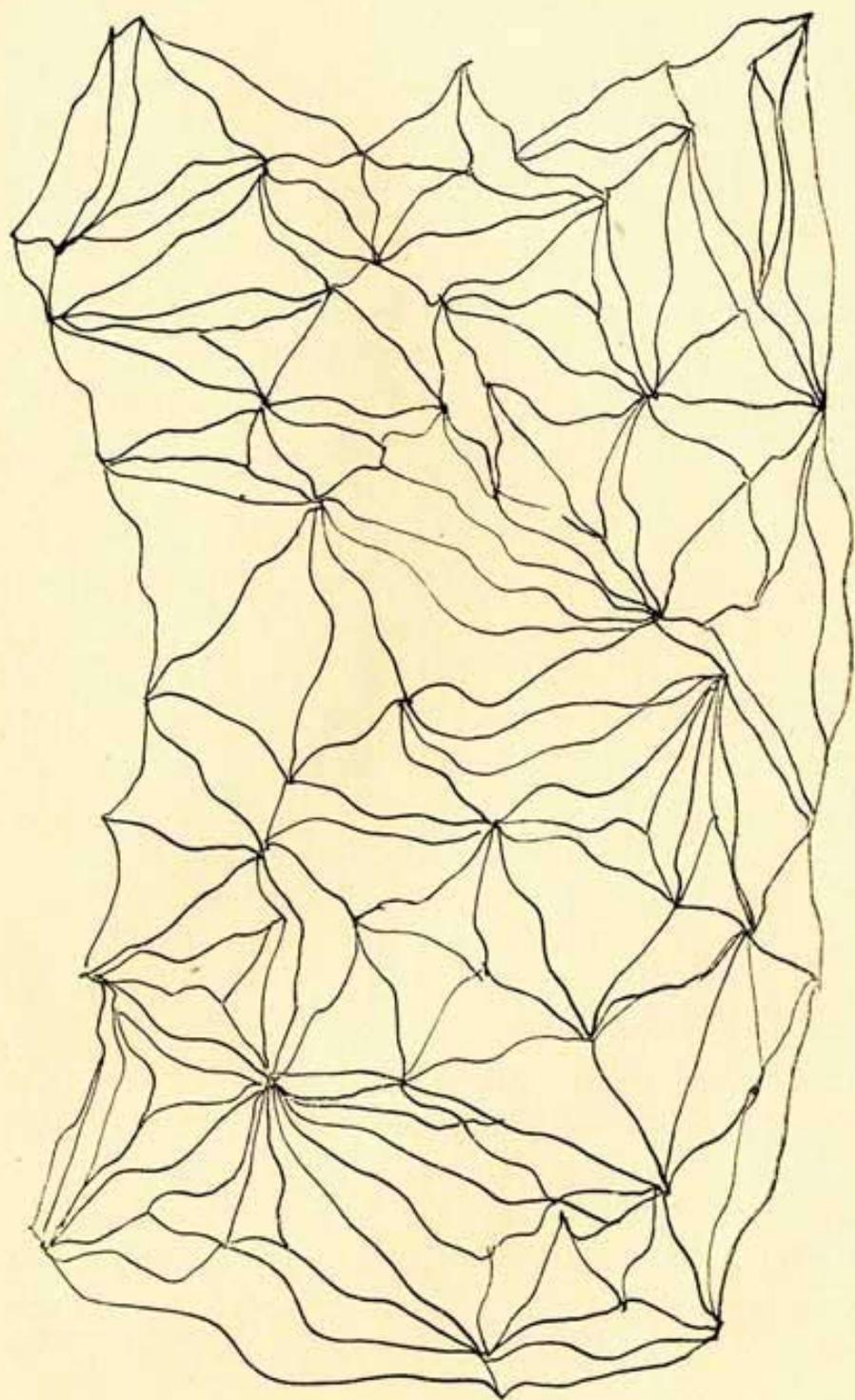
Je reproduis le quatrième fragment du long rêve que j'ai eu, n'en donnant que la partie finale, ce cauchemar illustrant l'influence de la vie diurne quotidienne sur le contenu manifeste et le prolongement en retour de celui-ci dans le réveil.

„C'est Dimanche après-midi. P est chez moi, lisant le journal dans la chambre de mes parents. Quelqu'un frappe à la porte. C'est un jeune garçon, peut-être D, qui vient m'annoncer quelque chose de

désagréable. Je crois que cela concerne un parti politique. Il me dit que par la faute de H il a été battu et nous recommande d'éviter à l'avenir H. Il disparaît. Je voudrais raconter à P ce qu'on m'a dit, mais P m'interrompt en me disant que cela n'est plus nécessaire, puisqu'il a entendu le récit lui-même. Je m'étonne-intérieurement-que l'on puisse si bien entendre dans l'autre chambre ce qu'on dit dans celle où je me trouve... R vient chez moi, l'après-midi, vers sept heures. J'ai l'impression que c'est par solitude, P ne se trouvant pas chez elle. Elle s'assied sur un tabouret. Je remarque qu'elle est vêtue d'une espèce de jaquette en velours gris, mais ce n'en est pas une d'étoffe, c'est une suite de perles cousues entre elles qui donnent cette impression. Je veux savoir d'où provient cet objet, et qui le lui a donné. Elle me dit que cela appartient à P. Je m'étonne et me demande qui le lui a pu donner. Je pense à V, mais je me souviens que V a donné son velours bleu à P et non le velours gris qu'il a gardé pour lui-même. Je commence à soupçonner que c'est R elle-même qui lui a donné le velours gris. À cause d'une certaine gêne de R et de son essai de passer sur cette question, ayant en même temps le vague sentiment de me souvenir de quelque chose, je me rends compte que c'est R qui a donné à P le velours gris. Je me mets tout de suite en colère à l'idée que P a deux jaquettes de velours et que R lui en a donné une. Alors, bien que mes parents soient à côté, je ne puis me maîtriser et je lui crie : „Va-t-en au

diable". Je me souviens à l'instant qu'on entend dans les autres chambres ce qu'on parle dans l'une. R se lève, se rhabille et veut partir. J'hésite. Je me décide de ne pas être conséquent avec moi-même et d'écouter le désir instantané contraire qui a paru. Je la prie de ne pas partir, je l'appelle. R accepte et se déshabille de nouveau, apparaissant dans une robe qui ressemble beaucoup à un peignoir. Cela me plaît. Je crains légèrement de scandaliser les gens qui se trouvent dans la maison, mais je suis content que R y ait une tenue intime. Subitement, R qui s'était tue pendant toute cette scène, se dirige vers une autre chambre. Je sais que c'est pour la première fois que R y entre. À l'instant où, dans une fulguration de la pensée, je me disais que la chose pourrait arriver, j'entends un cri effroyable : R a essayé de se jeter par la fenêtre. J'aperçois ensuite le bras de H qui l'a retenue. Je me réveille tellement épouvanté que je passe ma main à travers mes cheveux pour voir s'ils n'ont pas blanchi".

Ce rêve-cauchemar, dont le contenu me dérange sciemment, ne peut être transformé par son interprétation analytique. Si je remplace les symboles, mettant une femme pour chaque jaquette de velours, identifiant R à ma mère ou découvrant mon désir inconscient de les voir mourir, je ne vois pas tout de même les raisons valables de cette activité. J'aurais préféré mettre



la particule „non“ après chaque verbe, en guise d'interprétation : relisant le rêve de cette façon ainsi, j'aurais eu du moins l'impression qu'il est opposé d'une certaine manière à la réalité sociale et oedipienne.

L'opposition rêve-réalité diurne ne nous paraît plus tenable dès que nous retrouvons dans certains rêves les éléments diurnes que nous repoussons et je voudrais transformer tous les rêves à contenu social en cauchemars volontaires pour mieux les éloigner.

La lecture attentive des recueils oniriques et l'analyse détaillée de nos propres rêves nous montrent certaines particularités qui n'ont pas été suffisamment soulignées jusqu'à présent et qui prouvent les rapports étroits qui existent entre la vie nocturne et la vie diurne par la participation du conscient dans les produits du sommeil.

D'abord, les rêves dont on se souvient, présentent une diminution croissante de leur contenu de „songe“ en faveur de leur contenu „diurne“. Plus on remonte vers le commencement du rêve, plus on est près de l'activité onirique et de son aspect absurde. Cette loi, que l'on pourrait nommer la loi du *détachement progressif* a fait croire sans doute que nous ne nous souvenons que des rêves qui apparaissent dans la période du réveil et sans nous attarder sur l'aspect expérimental ennuyeux de la question, nous sommes obligés, à regret, de remettre l'opposition théorique rêve-réalité dans l'intérieur même de l'activité

onirique. Le rêve lui même ayant une part de réalité niabile, l'antithèse existante dans la vie courante doit être déplacée dans son intérieur même. Cela nous fait mettre plus d'un espoir dans les rêves complètement oubliés, qui ne nous laissent au réveil que le vague sentiment d'avoir passé ailleurs le temps de la nuit et dont on ne peut rien raconter le lendemain. Les expérimentateurs qui réveillent leurs sujets de leur plus profond sommeil et qui ne réussissent pas à obtenir le récit souhaité sont peut-être, sans le savoir, bien plus près de cette activité onirique, qu'ils regrettent de ne pas surprendre.

C'est avec tristesse que nous devons accepter l'insouciant remarque des philosophes selon lesquels tous les rêves se terminent par le réveil, alors que nous voudrions ne plus séparer le sommeil de la veille, et que nécessairement et dialectiquement il faudra supprimer un jour la distinction artificielle de ces deux modalités. Seuls la division de la société en classes, les erreurs provenant de l'utilité et les limites imposées par la nature ont pu produire cette séparation de notre vie en deux moitiés, alors que l'enchevêtrement de la vie nocturne et de la vie diurne est une condition indispensable de notre existence.

De même, la lecture des rêves les mieux rédigés, montre que la prétendue absurdité du contenu manifeste ne se rencontre que rarement. En général les scènes du rêve sont parfaitement imaginables, mais seulement agencées d'une façon différente. Cette „possibilité“

intrinsèque des images est la preuve la plus désolante du conditionnement extérieur du rêve. Le collage, qui est l'activité plastique la plus onirique n'est qu'un rêve manifeste inventé, étant vraiment absurde et n'étant pas composé de copies de scènes diurnes. Le problème de l'absurdité du rêve se pose tout à fait autrement : en ses images individuelles, son absurdité est épisodique ; elle peut même manquer entièrement. Les expérimentateurs curieux du siècle dernier ne se trompaient pas en disant que, d'une façon générale, les sujets des rêves correspondent aux occupations habituelles, sans tirer malheureusement les conclusions de cette observation anti-onirique.

Enfin, notre principale observation sur la participation puissante de l'activité diurne régressive dans le rêve, concerne le contenu théorique du rêve manifeste, les pensées du rêve. J'entends par les pensées du rêve nos propres réflexions pendant son déroulement, les réflexions que nous pouvons attribuer à ses personnages, nos réactions idéologiques, en un mot tout le mécanisme intellectuel en action. Dire que l'image du rêve est la copie de la pensée, c'est trop peu. Je crois qu'il est temps d'attirer l'attention sur ce fait essentiel que toutes les pensées du rêve sont celles que nous avons eues ou bien celles que nous pourrions avoir dans la vie diurne. Nous pensons (et réagissons) dans le rêve tout comme nous le ferions dans la réalité, et intellectuellement nous prenons position devant les scènes oniriques tout comme nous le ferions dans la

vie diurne. Le fonctionnement continuuel de notre pensée pendant le sommeil, la participation constante de l'idéation selon notre mécanisme psychique habituel, prouvent que l'absurdité psychologique et médicale, dont parle la science du rêve, n'existe qu'entre les événements qui se succèdent mais est complètement exclue des pensées elles-mêmes. Notre curiosité pour l'absurdité des rêves ne peut s'exercer que dans les scènes, qui apparaissent; ce qu'on nomme son enchaînement échappe dans une mesure à la vie quotidienne. La différence entre notre pensée diurne et notre pensée nocturne consiste dans l'obligation de notre idéation de réagir devant les scènes qui s'offrent pendant le sommeil. Il ne s'agit pas seulement des souvenirs-clichés de la vie quotidienne dans le rêve. Le mécanisme même de la pensée fonctionne d'après les mêmes lois que dans la vie en éveil.

Parmi mes rêves, si rarement retenus, je note le lendemain: „Je me promène le soir, mettant un revolver sous le nez de chaque passant, un revolver métallique d'enfant. J'appuie chaque fois sur la gâchette, mais les gens ne s'effrayent pas. Je pense que leur manque d'effroi doit provenir du fait que j'appuie chaque fois sur la gâchette, ce qui atténue la peur“. Mes réflexions (comme dans tout rêve) suivent la route indiquée par les psychologues qui parlent de l'intelligence comme d'une faculté d'adaptation et de réaction. Je suis *obligé* par la scène du rêve de faire une réflexion qui autrement n'aurait pas apparu à cet instant-là.

Mais le raisonnement d'après lequel la pression sur la gâchette atténue la peur des gens est construit d'après toutes les lois du raisonnement diurne.

Le rêve ne peut être, paraît-il, conduit par notre pensée diurne. Celle-ci est forcée, à tout instant, de prendre position envers les scènes données par le déroulement intérieur du rêve, mais dès qu'elle se manifeste, elle apparaît munie de ses attributs habituels et normaux. (Il est clair qu'en vertu de l'influence réciproque entre toutes les parties du rêve, la pensée logique doit diriger celui-ci dans un certains sens, mais sa puissance n'est sans doute pas assez prononcée pour choisir et garder des scènes exclusivement diurnes). Je rêve de me trouver avec un ancien ami, qui est peintre et qui me demande comment je le suis devenu moi-même. Je lui réponds : „Lorsque j'ai découvert qu'il y avait la terre de sienne naturelle, la terre de sienne brûlée, l'ocre jaune, l'ocre foncée et l'ocre foncée brûlée, tons dont je n'avais jamais entendu parler auparavant et qui sont si rapprochés et quand j'ai vu qu'en tout il y avait presque deux cents nuances différentes, je suis devenu peintre“. La réponse que je donne dans le rêve, j'aurais bien pu la donner dans la vie diurne.

Il est puéril de ne parler que de l'hypermnésie onirique pour expliquer les raisonnements du rêve. L'hypermnésie se manifeste plutôt dans certains détails symptomatiques oubliés. Le mécanisme psychique intellectuel nocturne et diurne fonctionnant de la même

manière, les arguments que nous soutenons, les questions que nous nous posons ou les réponses données dans le rêve sont le plus souvent créés à l'instant même, l'explication par le souvenir étant rendue inutile par *l'identité* de l'appareil psychique mis en jeu.

L'identité foncière de la vie diurne et de la vie nocturne est une vérification théorique de nos désirs et de nos positions. Etablir les ressemblances fondamentales entre le rêve et la vie, c'est ne plus pouvoir les séparer, bien que cette découverte ait été faite à l'aide d'un aspect niabile du rêve actuel. Mais dans l'état actuel, nous devons prouver que les côtés sociaux réactionnaires de la vie diurne entrent mécaniquement dans le rêve, par une relation inévitable, le rêve n'étant pas essentiellement différent de la vie diurne. Les causes qui nous font aujourd'hui reprocher au rêve ses rapports avec la vie diurne donnent en même temps la possibilité du rapprochement considérable de ces deux activités à l'avenir. Nous y trouvons aussi la clé de l'influence du rêve sur la vie diurne, influence indéniable qui n'a été signalée jusqu'à présent que par de pauvres et rares observations psychologiques.

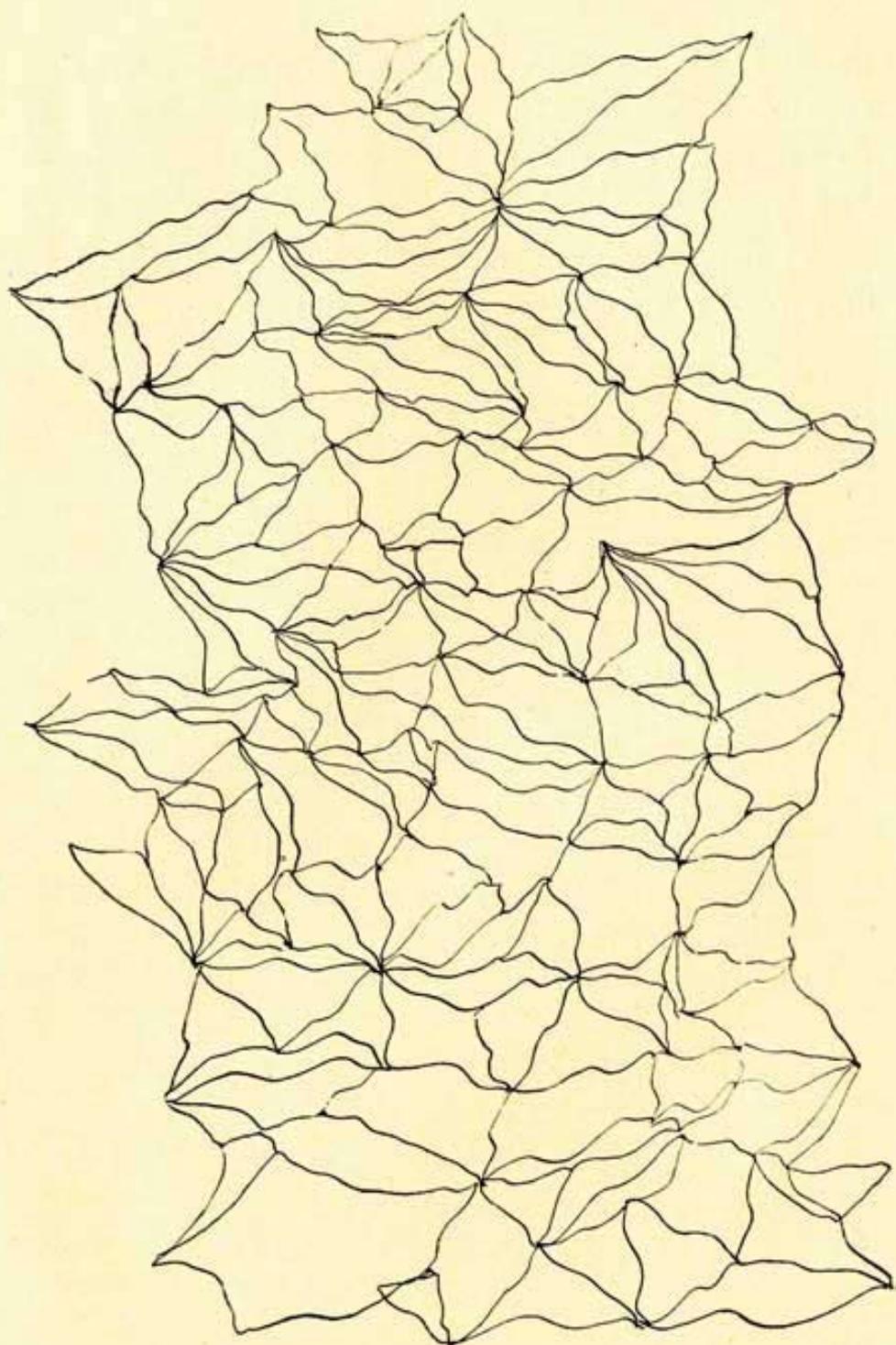
Les contradictions de la science médicale et les essais infructueux de la science psychologique à comprendre le rêve, proviennent nettement, en dépit de leurs nombreux efforts, de la séparation foncière que

celles-ci supposent ou affirment exister entre le rêve et la vie. Affirmer cette séparation signifie abandonner toute possibilité de solution, ce qui d'ailleurs ne nous étonne pas de ce côté-là.

Alors que le rêve, la folie et la vie diurne sont étroitement liés et qu'ils se conditionnent nécessairement, la tendance philosophique régressive qui tend à séparer l'activité onirique de l'activité diurne, qui voit dans le sommeil un simple acte passif et réparateur et qui réprime la folie dans des cachots, devait amener la science à son égarement actuel, égarement qui réfléchit l'esclavage de l'homme.

La nuit qui a suivi à la transcription du cauchemar que j'ai reproduit a été interrompue par quelques rêves. Je donne le contenu manifeste de l'un d'eux qui se transformant en cauchemar, me réveilla. Ce cauchemar n'était qu'une répétition du rêve écrit pendant la soirée, mais sous une forme plus simple et plus violente. Il souligne à la fois l'existence de l'activité consciente dans le rêve et la possibilité de transformer le contenu latent d'un premier rêve en contenu manifeste d'un autre.

„Je rentre chez moi. Sur l'escalier, dans une demi-obscurité, H parle à ma mère qui est très agitée. J'essaye de la calmer, mais voyant que je ne réussis pas, je lui crie : „Va-t-en au diable“. Ma mère ouvre



d'après lequel il n'y a pas de vie diurne sans pensée) étant un moyen d'exprimer nos désirs, nous ne pouvons nous contenter de l'état passif dans lequel il se trouve maintenant. La réalisation de nos désirs ne peut se limiter à sa causalité élémentaire : jamais nous n'avons pensé davantage aux moyens de diriger les rêves et à la nécessité de les diriger pour inventer nos désirs les plus inespérés, les plus inattendus. Nous devons dépasser l'état actuel du rêve, qui réalise plutôt un besoin qu'un désir, à l'aide d'une hallucination visuelle ou auditive et seule une position synthétique comprenant la vie nocturne, la vie diurne et la pathologie mentale, soit le rêve, l'amour et la folie nous permet de penser à une existence où les séparations artificielles imposées par le développement historique de l'homme, soient niées dialectiquement.

Cette confusion synthétique n'a connu jusqu'à nos jours que des aspects embryonnaires, traumatiques, exceptionnels. Parmi ces aspects si rares, le somnambulisme et le sommeil hypnotique sont les positions qui aboutissent à cette liaison entre le rêve et la vie diurne. D'ici, sans doute, les exploits étranges des somnambules qui *dorment debout*, unissant le sommeil aux actes concrets et que la psychologie essaye vainement de comprendre à l'aide de la logique utilitaire.

En parfait équilibre, sur le bord du toit, le somnambule endormi dans la vie diurne, vérifie pour la première fois le fonctionnement réel de la pensée avec une certitude inconsciente dans laquelle la réalité inté-

rieure et la réalité extérieure se soutiennent réciproquement par une relation objectivement révolutionnaire, et dans laquelle l'action et la théorie se vérifient incessamment d'après les rigoureuses lois du matérialisme scientifique.

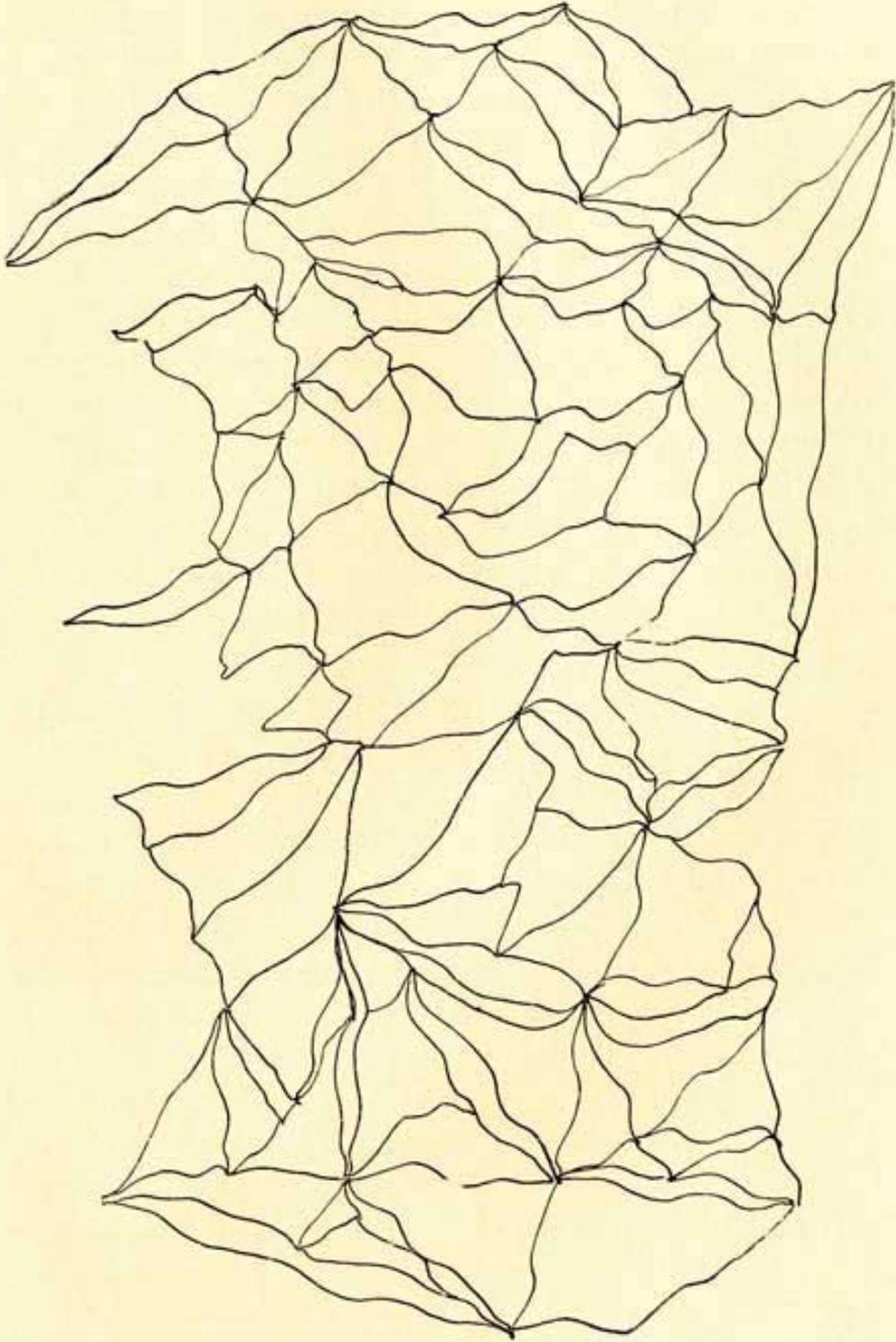
O somnambules !

Le renoncement à l'existence diurne qui a lieu par l'assoupissement et l'abandon de l'existence nocturne par le réveil sont les régions tragiques que le dormeur doit encore traverser. Cette division de notre propre être (comme d'ailleurs celle qui est exprimée par le conscient et l'inconscient) ne fait que réfléchir en nous la division de la société. L'abandon de la vie sociale et le retour à elle ont réussi à créer en nous un compliqué mécanisme psychique qui ne fait que trahir notre lutte contre l'utilité. Le réveil, que nous reculons le plus possible, ne fait que marquer la rentrée de l'homme dans la production : cet instant est justement celui où il renonce à toute tentative de retrouver la réalité objective. L'étude physiologique de ces deux états néglige leur aspect génétique. Dans ses descriptions paranoïaques de la plus haute valeur, l'homéopathie nous parle des différentes manières de s'endormir. Les types *Pulsatilla* ou *Arsenicum* s'endorment les bras levés ou croisés sous la nuque, mais nous ne pouvons savoir comment ils s'endormiraient si le

sommeil et l'état de veille n'avaient pas été séparés artificiellement.

Le sublime problème de la détermination de la vie diurne par la vie nocturne ne peut être qu'entrevu, aujourd'hui. Nous n'y voyons que les si rares états spasmodiques et épisodiques que nous offrent les avertissements télépathiques, les monitions, les rêves prophétiques ou physiologiques. Le problème de cette détermination ayant été abandonné, nous devons nous contenter des antiques „clés des songes“. C'est par des rencontres fortuites que se manifeste, généralement, l'activité onirique dans la vie diurne. Il est évident que nos pouvoirs cryptesthésiques bien plus libres pendant la nuit influent décisivement sur notre attitude de veille et que les cas sans importance par lesquels une maladie nous est annoncée ou une personne est reconnue ne constituent que les débris de cette liaison. Notre désespoir s'accroît encore lorsque nous pensons que l'effort de délivrer ces forces doit être suivi de leur immédiate négation que réclame leur insuffisance naturelle et l'entretien de cette insuffisance par les troubles intervenus entre elles et le monde objectif. Nous sommes donc obligés de nous jeter dans un délire infini de négation et de négation de la négation.

La position actuelle du rêve, considéré dialectiquement, montre que les rapports entre le rêve et la vie diurne sont étranglés par l'influence en retour de la vie diurne. Le caractère de détermination réciproque



des causes et des effets et leur transformation continuelle qui nous fait penser au déplacement onirique expliquent largement l'apparition et la persistance des côtés opprimants de la société dans le rêve.

La contrainte sociale se manifeste sous ses aspects *mécaniques* surtout dans les clichés-souvenirs. L'introduction abrupte du cliché-souvenir dans le rêve est une trace mnésique et mécanique si puissante que le désir du rêve est obligé à accepter sa présence, ne pouvant changer sa signification que par les transformations provenant du transfert, du déplacement et de la conversion. Cette transformation symbolique est le seul moyen que nous ayons pour réagir envers les souvenirs-clichés qui se manifestent surtout par des noms de rues, des visages stupides, des scènes castrantes.

La lecture des recueils de rêves montre que presque tous les récits sont interrompus par ces restes diurnes. En vérité, nous considérons le souvenir-cliché comme une *interruption* du fonctionnement onirique, étrangère au rêve, même du point de vue manifeste.

Une froide exactitude scientifique nous a obligé jusqu'aujourd'hui de maintenir ces détails dans la rédaction du rêve, mais cette exactitude détruit presque tous les rêves dont le contenu manifeste nous est transmis.

Nous ne pouvons accepter à l'infini la présence, dans le récit du rêve, des restes diurnes régressifs, non seulement pour des raisons théoriques générales

et à cause du déplaisir qu'ils nous provoquent, mais aussi parce que ces restes diurnes sont étrangers au rêve. Nous renonçons à la nécessité médicale d'une exactitude froidement scientifique pour obtenir une véracité plus profonde qui soit en accord idéologique avec nous mêmes.

Nous dénonçons *l'apparente* réalité des éléments sociaux directs sous forme de souvenirs-clichés, que le désir du rêve ne pouvant écarter à cause de leur fixité mnésique et mécanique est obligé de traiter symboliquement.

Mais ces aspects régressifs ne sont pas seulement étrangers au rêve, n'ayant aucune valeur onirique. Ils sont de même irréels dans la vie diurne. Nous pensons à leur irréalité, en interprétant la formule hégélienne d'après laquelle tout ce qui est réel est rationnel, c'est-à-dire intégré dans un mouvement dialectique.

Je me décide de rejeter du contenu du rêve les clichés-souvenirs directs qui se manifestent d'habitude sous forme de noms de parents, noms de rues ou de ville, sommes d'argent, papiers d'identité. Je me décide en même temps de repousser en entier un rêve si ces aspects sociaux directs en forment la trame principale, en le considérant comme étranger au fonctionnement onirique.

Délibérés de leurs attributs sociaux directs, qui ne sont que des interruptions de la modalité onirique de la pensée, nous trouvons enfin les diamants purs, l'absurdité concrète, l'inventivité inassouvie des rêves

et nous découvrons une méthode pour franchir la distance que nous sépare de leur centre de mystère.

Le contenu manifeste du rêve, dépouillé enfin de tous ses faux éléments, abandonne son état descriptif-passif psychologique et nous attire comme toute négation et négation de la négation. Nous rapprochons l'action de dénuder le rêve de ses détails sociaux mutilants de celle par laquelle nous déchirons, de nos doigts fiévreux les robes et le passé de la femme aimée, à la poursuite de sa réalité objective.

Nous refusons l'infâme exactitude scientifique qui nous obligeait à maintenir la présence des souvenirs-clichés dans le récit du rêve (après leur persistance dans la vie diurne et dans le sommeil), et de cette façon, nous ne sommes plus obligés de voir se répéter des scènes ou des noms que nous évitons consciemment et qui ne font que souligner les obstacles du déroulement onirique.

Le rêve qui suit aurait été attristant et illisible pour nous si le nom et la fonction sociale des personnages qui y participent avaient figuré dans son récit. Convaincus, d'ailleurs, que ces détails n'appartiennent même pas au rêve, nous les écartons en respectant scrupuleusement son texte.

„Je vais voir un homme (*nom de l'homme, supprimé comme n'appartenant pas au rêve et d'ailleurs ni à l'homme*) ; je repars avec sa soeur (*nom de la soeur : interruption du fonctionnement de la*

pensée par un cliché) et nous nous promenons dans les rues. *(Je supprime la localisation de la rue qui n'a nulle existence objective ni dans le rêve, ni dans la vie diurne)*. Nous nous étreignons, nous nous embrassons et je pose ma main sur ses seins, en les serrant et en me disant que je voudrais faire l'amour avec elle. À cet instant même, elle me propose la même chose. Nous sommes très excités et voulons commencer dans la rue, mais nous nous rendons compte que nous pourrions être vus. Je suis avec une autre femme (la même) qui me dit avoir besoin de plusieurs couteaux. Elle entre quelque part pour les acheter *(l'achat, même interprété symboliquement, est une interruption de la pensée onirique)*, tandis que je l'attends dehors, dans un couloir. Deux femmes et un homme apparaissent. L'une des femmes est de haute taille, très belle et embrasse l'homme *(précision sociale de leurs rapports, que je supprime)*; ils causent comme s'ils s'aimaient depuis peu. La femme revient avec quatre couteaux, sauf celui qu'elle avait eu sur elle avant. Les couteaux sont pointus et ressemblent à des plumes d'acier. Elles ont même un trou. Je retourne chez le premier homme *(état social de celui-ci, supprimé)*. Quelqu'un me fait comprendre qu'il voudrait faire l'amour avec moi". *(Rêve de R)*.

Dans ce rêve lesbien, exhibitionniste, hétérosexuel, sadique et masochiste, je refuse de garder la trace sociale des personnes qui y participent, je refuse de sa-

voir quel nom porte l'utérus qui se transforme en couloir et la profession de l'homme qui y circule. Je n'accepte pas la réalité (hégélienne, relative-absolue) de ces détails sociaux, de ces couvertures-souvenirs, de ces restes diurnes qui entravent le fonctionnement onirique de la pensée et qui nous égarent dans le monde des apparences.

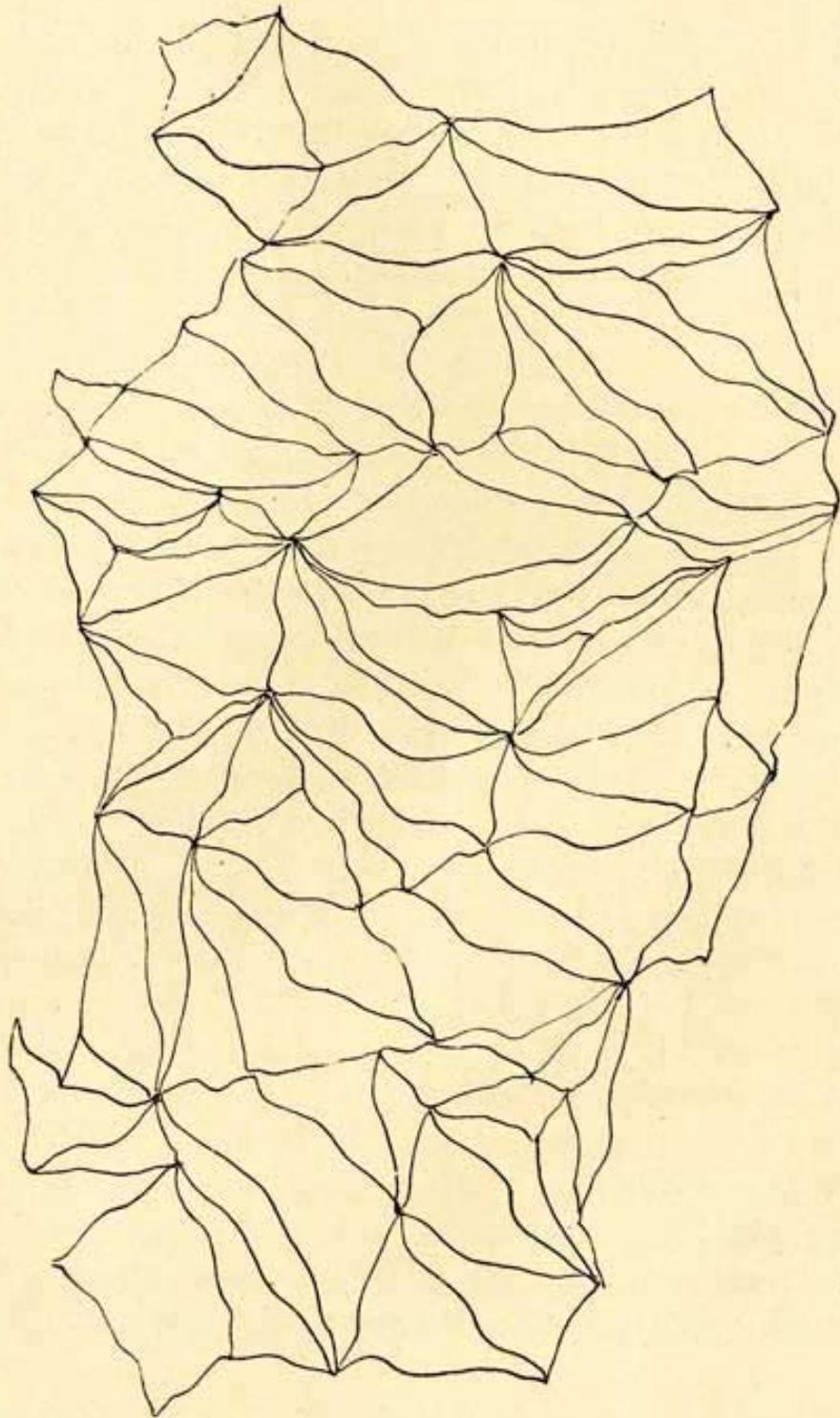
Nous ne pouvons interrompre par d'horribles précisions, imposées moralement, la rencontre du désir de deux femmes, l'apparition de personnages troublants, la chaotique circulation des objets, en faveur d'un inventaire impersonnel du rêve et aux dépens de son secret devenu ainsi inaccessible à jamais.

Pour mettre en évidence la haute valeur onirique qu'obtiennent les rêves dépouillés de leur gangue sociale régressive, et le déploiement de leurs aspects délirants, je communique quelques rêves choisis sans autres précautions. La rareté des rêves qui ne soient pas sous l'influence de souvenir-clichés rend encore plus précieuse cette suite de rêves manifestes.

QUELQUES REVES A FONCTIONNEMENT ONIRIQUE

„Je suis avec quelqu'un qui me presse contre lui. Nous voyons les rues comme on les voit dans les photographies. Nous entrons dans une grande salle éclairée, où sur des tables se passent des scènes érotiques. Il y a de très belles femmes et sans doute

quelques hommes que je ne vois pas. Je pense qu'au-dessus de nous il doit y avoir des scènes encore plus violentes. Je sens que l'homme avec lequel je suis a eu la même idée que moi et il me pousse (non avec la force physique, mais avec celle du désir) vers une porte. La porte se referme après notre passage. La chambre dans laquelle nous avons pénétré est obscure et vide, mais on y voit au fond un escalier de marbre jaune, très large et élevé, en pleine lumière. Je perçois un bruit près de la porte, le bruit croît et la porte se brise. De l'autre côté de la porte, je vois un autre homme, que je connais ; il est couvert de sang et entouré de monde. Je pars avec lui. Nous rencontrons quelqu'un qui trouve sur une table des objets amorphes, détériorés et anciens. Ce dernier part sans nous adresser la parole. Je rentre chez moi et y trouve beaucoup de monde ; parmi ce monde les hommes rencontrés et des femmes connues. Une femme est étendue sur un homme et d'autres hommes sont couchés sur elle. Je ne vois que leurs jambes. Un homme cherche une paire de souliers dans une armoire. Une autre femme est vêtue d'une de mes robes et elle se fait appeler par un autre nom que le sien. Je suis couchée sur le lit perchée sur tous les autres et le doigt d'un homme se glisse entre mes jambes. Je pense qu'il procède ainsi pour ne pas être remarqué, tandis que je continue à parler avec un autre homme et que la première femme nous regarde. Je me trouve de nouveau dans la rue avec D et je



que si P était à bicyclette, cela serait plus difficile à faire. Tout-à-coup, je sens avec mes jambes les jambes de P, comme si celui-ci était réellement sur une bicyclette. Nous arrivons dans une rue plus tranquille, je descends et P achète des raisins. Je pense qu'il les achète pour une autre femme".

„Je me trouve avec D et L dans un jardin, en été. Nous nous tenons tranquilles, personne de nous ne parle. Il y a du monde autour de nous. Une grande femme, très élégante apparaît; elle porte des bas à baguette et une robe de velours noir. Autour d'elle, plusieurs personnes qui la connaissent. Elle se conduit bizarrement. Elle s'étend devant nous sur une table, enlève ses dessous et s'assied sur une chaise près de D. Elle entr'ouvre ses jambes pour être mieux vue. D se lève comme un fou et hurle: „Je dois l'avoir, je n'en peux plus“. Il se jette sur la femme, commence à la caresser et danse ensuite avec elle jusqu'à leur disparition. Je me tourne vers L et je la vois qui suit des yeux la scène qui se passe entre D et la femme. Je lui dis très tranquillement que ça va, que cela n'a été douloureux pour moi que la première fois. Je repars avec ma soeur L. Nous marchons sans parler. L s'arrête devant une vitrine et nous nous perdons. Z apparaît, à la recherche de D. Je reviens sur mes pas et lui raconte ce qui lui est arrivé, avec cette femme. Je me rends compte qu'il regrette que cela ne lui soit

pas aussi arrivé. Devant le jardin, Z me prie de l'attendre. En sortant, je me trouve sur des rochers, je descends péniblement et je vois qu'on me regarde de tous les côtés. D s'approche de moi et nous dansons. Il me parle d'amour, je me sens très bien et m'étonne de le voir si bien danser. Le monde nous regarde curieusement. D me dit s'être trompé, au sujet de cette femme, ou quelque chose de ce genre“.

„Je me trouve dans une grande pièce, avec deux ou trois autres personnes. Sur une chaise D est assis. Je me meus dans la chambre les yeux fermés. Une femme et un homme entrent. Je m'approche de la femme et l'embrasse ; ensuite, je tache d'embrasser l'homme aussi, mais je ne réussis plus à entr'ouvrir mes lèvres. J'ai les yeux fermés tout le temps, parce que tout ce qui se passe est un rêve dirigé par D, D me dit comment il faut que je me meuve pour qu'on ne remarque pas que c'est un rêve et me réveille parce qu'il s'est aperçu que mes lèvres sont rigides“.

„Arrivant chez D, je trouve quelqu'un qui photographie à tour de rôle sa mère et sa soeur nues. Je remarque qu'elles ont de jolis corps. Je demande à être photographiée aussi et je me mets toute nue. L'homme mélange des couleurs jusqu'à ce qu'il obtienne un violet clair. Il me frotte les bras de cette couleur et

je me dis qu'il fait cela pour que la photographie réussisse mieux. Je suis dans une pièce avec D et je raconte quelque chose à ma mère". (*Interruption du fonctionnement onirique par un cliché-souvenir*).

„Je descends un escalier qui est une avenue. Je rentre. Je porte des bas très fins et en guise de souliers deux morceaux de viande crue collés contre mes bas. (*Interruption du rêve par un détail social*). Je rencontre I et lui fais des excuses pour ne pas avoir participé à l'enterrement de son frère, dont je ne savais même pas qu'il était mort. I ne peut aller déjeuner parce qu'elle doit ressemeller ses souliers. Je pense lui offrir l'un des morceaux de viande que je porte pour qu'elle ait à manger. J'entre avec elle dans une boutique pour faire griller la viande. Nous nous mettons à table. Un monsieur, assis à une autre table, lui offre du vin. Elle refuse à cause de son deuil". (*Un détail social*).

„J'entre avec ma soeur au théâtre. La représentation a commencé. Nous sommes mal vues parce que nous ne sommes pas habillées pour la circonstance. Nous choisissons des places où l'on ne nous voit pas. Quelqu'un nous conseille de quitter ces places, aussi pour ne pas être vues. Je regarde les vêtements des autres et trouve qu'ils sont très laids et vulgaires. A

l'instant où je quitte des yeux la salle pour regarder la scène, je suis complètement fascinée. Bien qu'assise au balcon, je vois la scène de tous côtés, même de derrière. Sur la scène, on danse, c'est un ballet. Les femmes sont très belles. Quelques unes sont toutes nues, les autres sont couvertes de volants de papier blanc. Leurs mouvements sont affolants. Ensuite, un jeune homme apparaît qui danse d'une manière agréable : il est nu, couvert seulement de quelques serviettes de papier mouillées, collées contre sa peau. Je suis si contente que je voudrais devenir actrice. Je demande à être engagée. J'insiste tant que l'on ne peut me refuser et on m'invite à revenir le lendemain". (*Détails sociaux*).

„Je suis avec beaucoup de monde dans une rue en pente. Chacun porte en main un bloc de glace. P porte un panier plein de glace. Je lâche la glace que j'ai dans la main ; elle roule jusqu'au bout de la rue. La dernière maison de cette rue est une maison curieusement construite ; c'est là que nous devons entrer. On nous y attend avec les préparatifs pour un long voyage. Le chariot qui nous est destiné a des paniers pour les femmes, tandis que les hommes doivent conduire“.

„J'entre dans une salle où l'on doit célébrer une noce, tenant une fillette par la main. Cette salle a une

sorte d'écran, mais seulement la moitié des sièges qui s'y trouvent est installée face à l'écran, tandis que l'autre moitié lui tourne le dos. Tout en regardant l'écran, je croque des carottes. Je n'y vois plus rien. Curieuse, je me retourne et vois que c'est un autre écran que les spectateurs fixent des yeux. Les images apparaissent alternativement sur chacun des deux murs".

"Je descends en glissant une pente très inclinée. Je suis à l'étranger. Plusieurs femmes malades, très belles en même temps, lèvent l'une après l'autre leurs jupes et s'élancent sur la pente que j'ai montée. Une femme apparaît, on dirait qu'elle est prête à entrer en scène. Elle porte un chapeau bizarre et son menton, très gras, est relié à son corps par une mince chaîne. Beaucoup de personnes l'entourent et un homme lui adresse la parole. La femme répond étrangement. Je me rends compte qu'elle joue un rôle. Je la reconnais même et à haute voix je prononce son nom, bien que je ne connaisse personne parmi les actrices".

"Un maniaque a composé un album avec toutes les espèces de boutons des différentes époques. Je regarde l'album et j'y trouve non seulement des boutons ordinaires, mais aussi des boutons de cristal, de perles, des boutons-peignes et des boutons-boucles d'oreille. Je tourne les pages de l'album où sont collées

des images d'expositions. (*Interruption par un détail social mnésique*). Une des images montre plusieurs femmes assises sur un canapé et d'autres debout, derrière elles.

Toutes sont très élégantes. Elles font des mouvements et rient comme si ce n'était pas sur une image. Je tourne les feuilles de l'album. Quelques pages sont vides. Après ces pages vides, une page dans laquelle est pratiquée une porte qui s'ouvre. J'entre dans une salle où sont attablés plusieurs jeunes gens. Je m'assieds au bout de la table. Nous répétons toutes les scènes de l'album. (*Interruption par des détails mnésiques*). Je m'enfuis avec P. Nous arrivons dans une rue tranquille. Autour de moi volent des petits oiseaux transparents. P me dit: ils se changeront en papillons. Je le regarde avec étonnement. Il m'explique comment ces oiseaux deviennent des papillons. Nous passons auprès d'un arbre fleuri. Ses fleurs sont blanches et surgissent de toutes les fentes de son écorce“.

„Dans une rue inclinée, je passe devant une vitrine où se trouvait toujours un homme haut de taille, ayant une longue barbe noire. La vitrine est éclairée et à l'intérieur des gens sont exposés.

Parmi eux j'aperçois F. Un groupe de révoltés pousse des cris et brise la glace, pour chasser les personnages. F aussi veut s'approcher mais j'entends la voix de D invisible lui dire de ne pas s'approcher avant

d'avoir consulté son horoscope. Mais c'est trop tard. F s'est approché de la foule et on lui a planté un énorme couteau dans la poitrine. Je me mets à pousser des cris et je réclame un médecin. Je prie l'homme qui a poignardé F de retirer le couteau ; il s'exécute mais F meurt. Je crie à tue-tête et je me réveille".

Les rêves qui suivent ont été provoqués en de certaines conditions, ayant pour but de remplacer les traces mnésiques mécaniques du rêveur par de puissantes perceptions dirigées, le mécanisme mental onirique étant mis en mouvement en ce cas par un état physique et psychique exceptionnel.

Pour empêcher les restes diurnes sociaux de former la trame principale du récit manifeste, j'ai essayé de remplacer le mécanisme qui oblige le rêve de se servir symboliquement des traces mnésiques, par une réaction continuelle à un phénomène extérieur, se substituant aux excitations antérieures à relations régressives.

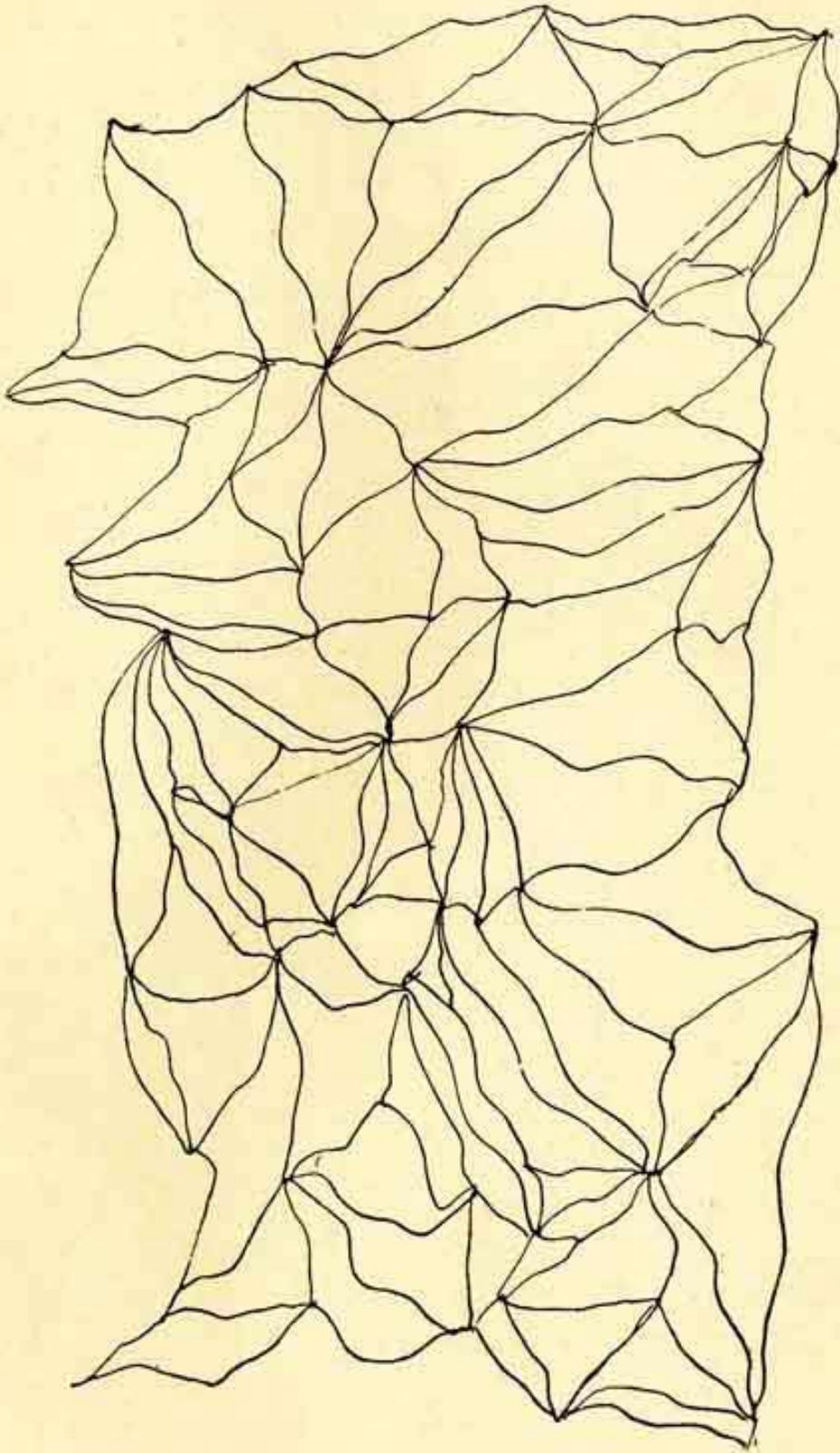
À la place de la résistance opiniâtre des éléments diurnes mécaniques, nous avons mis une sensation durable à signification érotique précise et qui par les circonstances de son apparition pût faire dévier le développement naturel du rêve en faveur d'une construction forcée et anormale.

La présence de ces conditions, remplaçant la masse inerte des faits quotidiens par une suite de sensations actuelles, même si elle ne pouvait détruire complètement ces restes diurnes, pouvait du moins créer une sorte de paramnésie, précieuse comme toute activité paranoïaque. Le délire d'interprétation était donc introduit dans le fonctionnement onirique de la pensée même. La violence de la perception obligeait le revêur d'employer son action physique et psychique comme trame du rêve, soit ouvertement, soit sous une forme déguisée, soit sous tout autre aspect pour nous imprévisible.

Le remplacement des perceptions diurnes mnésiques par des perceptions nocturnes érotiques à fonctionnement paranoïaque, se détache de toute l'histoire expérimentale du rêve. Nous ne recherchions ni localisations cérébrales, ni le diagramme de la circulation du sang, les visées limitées des expérimentateurs nous étant complètement étrangères.

Notre position critique envers le contenu manifeste du rêve, (et qui sera critique tant que le rêve ne sera pas soutenu et exalté par la vie diurne), réclamait une activité concernant aussi bien sa constitution même que les moyens de le diriger. Selon une classification existante nous désirions éviter les rêves parentaux, alimentaires, filiaux, professionnels et intestinaux. Par contre, nous avons accepté les rêves d'amour, d'habillement, de vol et de voyage.

Les essais consécutifs que nous avons tenté pour



conditionner les rêves nous ont fait choisir, entre autres, les procédés suivants : rêve après avoir regardé longuement une graphomanie entoptique, rêve à gant, rêve aux yeux bandés, rêve à bas de soie et rêve après avoir respiré intensément un parfum.

LE REVE A LA GRAPHOMANIE ENTOPTIQUE

Le rêve qui suit la contemplation prolongée d'une graphomanie entoptique est très agité et conserve de puissantes traces mnésiques.

„Je rêve de révolutions. Il y a beaucoup de monde dans la rue. Nous sommes attaqués. Un grand avion décolle dans la rue comme une voiture. Un homme m'attire et me pose sur une aile de l'avion. Dans un couloir peuplé, je bois tranquillement une tasse de café, j'écoute ce que l'on parle et je souris d'un air hautain. A l'entrée du couloir, je forme une chaîne avec d'autres personnes ; nous nous tenons par la main, de façon à ce que personne ne puisse passer. Après un certain temps, nous nous rendons compte que nous attendons inutilement, parce qu'il n'y a plus personne dans le couloir. D apparaît. Je lui parle de révolution et je le prends par la main pour le conduire dans les salles par où elle a passé. Ce sont de grandes salles éclairées. Dans la dernière salle que nous visitons, il y a beaucoup de monde. Nous y trouvons B vêtu de velours bleu. Sur l'épaule, il porte

du velours brun. Je m'étonne, sachant que le velours bleu est porté aussi par P et le velours brun par D“.

LE REVE DU GANT

R s'endort, la main droite gantée. Elle garde le gant pendant toute la nuit. Dans ce rêve, la perception apparaît directement dans le contenu manifeste, ce qui ne nous surprend d'ailleurs pas, le fonctionnement onirique n'étant pas obligé de traiter toujours symboliquement les relations physiques avec le monde extérieur pendant le sommeil. En même temps, R pense au rêve suivant, au rêve des yeux bandés. La nuit est entrecoupée d'un réveil passager.

„Pendant la durée du rêve, je sens que ma main est lourde. Je la ressens comme si elle était ligotée. J'ai la sensation d'avoir les yeux bandés et en même temps je vois mes propres yeux me regardant hypnotiquement. De grand yeux à iris rouges. Je me réveille“.

„Je suis depuis longtemps à cheval, j'ai parcouru les routes pendant de longues journées. D montant une autre bête, est près de moi. Nous nous arrêtons, j'embrasse mon cheval et lui donne du sucre. Il y a beaucoup de monde autour de nous. Quelqu'un veut fuir, on l'en empêche. Suivent un homme et une femme en haillons. La femme est inquiète parce que son père, dit-elle, a eu un accident. Nous devons partir“.

LE REVE AUX YEUX BANDES

Un bandeau noir recouvre les yeux de R pendant le sommeil. Dans la première partie de la nuit, qui dure jusqu'à une heure du matin, elle ne se souvient d'aucun rêve. Un nouveau sommeil jusqu'au matin, dans les mêmes conditions, a le même résultat négatif.

Pour se souvenir de ses rêves, R choisit toutes sortes de positions du corps et des membres. Après plusieurs essais, une certaine position lui fait recouvrir la mémoire du rêve. C'est uniquement dans cette position-là que R peut se souvenir de ce qui suit.

„Je vais rendre visite à Z pour raconter à D que l'expérience aux yeux bandés a échoué. Au coin d'une rue, je rencontre T à laquelle je raconte ce qui m'est arrivé. T me conseille, vu mon échec, d'essayer autre chose, par exemple d'introduire des aiguilles dans mon sexe. Je lui dis que j'ai peur de faire cela. Tout en parlant avec elle, je fouille dans une armoire suspendue dans la rue et j'y trouve plusieurs objets de verre à écorce de bois. Je les soulève et chaque objet devient plus petit, et change sa première forme“...

LE REVE AU BAS DE SOIE

R revêt sa jambe gauche d'un bas de soie. Le rêve est interrompu, mais l'analyse prouve que cette

division n'a pas l'importance que l'on serait tenté de lui prêter. Je ne sais si le premier fragment est un avant-rêve, mais je remarque, comme dans les récits précédents que les traces mnésiques, bien que persistantes, n'interrompent plus d'une manière régressive le fonctionnement onirique.

„Je rêve de ne porter qu'un seul bas à la jambe gauche et je voudrais mettre aussi l'autre. Je me souviens que je l'ai prêté à quelqu'un qui me l'a abimé. Je trouve un autre bas semblable, appartenant à une autre paire et je l'enfile. Je pars, mai peu de temps après je remarque que le bas, neuf au début, est complètement déchiré“.

„D est chez moi. Je monte à la fenêtre, toute nue, et regarde en bas. Je vois P. Je voudrais faire l'amour avec D“...

LE REVE AU PARFUM

Avant de s'endormir, R aspire longuement l'odeur d'un flacon de parfum. Le rêve ne suit pas le tracé d'un rêve similaire expérimental, où le rêveur s'était trouvé dans une parfumerie exotique. Mais il se passe dans une ville très éloignée, ce qui nous fait croire un peu que les rêves à sensations olfactives produisent des images de voyage.

„Je me trouve dans une grande ville... avec P, dans une chambre qui n'a pour tout meuble qu'une table. On me dit de faire de la lumière. Sous la table, il y a deux lampes à pétrole ordinaires. J'en allume une, mais elle est cassée. J'allume l'autre.

Assise à table avec deux amies, je me mets à pleurer parce que l'homme dont je suis éprise se drogue. Il se fait des piqûres avec un stylographe.

Dans la même chambre, on me permet de choisir une bague. J'en choisis une, ornée de plusieurs diamants. Je la glisse à mon doigt et je l'admire. Tout à coup, je remarque qu'une pierre manque. Je suis très embarrassée parce qu'il n'y a que mes deux amies et un petit garçon dans la chambre. Le garçon disparaît“.

Le choix d'une méthode expérimentale ne peut affaiblir notre amour de la folie, de l'absurde, du concret, du désir et seule une activité délirante peut nous attirer irrésistiblement. Les yeux dans le miroir, les yeux dans les yeux, les yeux dans l'eau, nous nous jetons dans notre inexprimable délire d'interprétation, qui s'interprète lui-même et l'univers entier à travers nos étreintes.

Il a été tiré de cet ouvrage vingt exemplaires sur papier vidalon moyen-âge, comportant une graphomanie entoptique originale, numérotés de A à T et cinq-cents exemplaires sur papier chromochamois, numérotés en chiffres arabes de 1 à 500.